



**Un territoire de “passages”
entre Syam, Crans, Sirod & Bourg-de-Sirod
“Territoire OPUS II”**

Caractéristiques géographiques et historiques

**Jean MICHEL (ArchéoJuraSites)
en collaboration avec l'Association de l'Oppidum**



**Les Cahiers d'ArchéoJuraSites
N° 7 – Automne 2024**



Extrait de la "Carte du Comté de Bourgogne dédiée à Monseigneur de Machault
Chevalier Seigneur d'Arnouville et autres lieux,
Commandeur Grand Trésorier des Ordres du Roy,
Conseiller Ordinaire au conseil Royal,
Contrôleur Général des Finances."

Levée par Ordre de la Cour

Par le Sieur Jean Querret Ingénieur des Ponts et Chaussées

Vue et Vérifiée Par M^{rs} Cassini et Maraldi de l'Académie Royale des Sciences.

Gravée à Paris par Jean Lattré.

Avec Privilège du Roy.

1748

***Un territoire de “passages”
entre Syam, Crans, Sirod
& Bourg-de-Sirod
“Territoire OPUS II”***

***Caractéristiques
géographiques et historiques***

***Jean MICHEL (ArchéoJuraSites)
en collaboration
avec l'Association de l'Oppidum***



***Cahier ArchéoJuraSites N°7
Automne 2024***

Résumé

En 2017 a été lancée une importante étude de territoire basée sur le recours au LiDAR (clichés laser aériens à haute résolution) et sur l'inventaire et la reconnaissance terrain, par ArchéoJuraSites, de vestiges anthropiques. En 2018, un premier rapport - OPUS I - consacré essentiellement au plateau de Chaux-des-Crotenay a été publié par l'Association de l'Oppidum accompagné d'un Cahier ArchéoJuraSites (N°4) reprenant la partie introductive “Contexte historique et toponymique” de ce premier rapport.

En juin 2024, un second rapport - OPUS II - est publié, consacré au territoire situé immédiatement au nord du plateau de Chaux-des-Crotenay et concernant essentiellement les communes de Syam, Crans, Sirod et Bourg-de-Sirod (“Territoire OPUS II”). Toujours publié sous la direction de François Chambon par l'Association de l'Oppidum, ce rapport est remis au Service régional de l'archéologie de Bourgogne Franche-Comté et au Conseil départemental du Jura.

Pour ce rapport OPUS II (comme ça l'a été pour OPUS I), il est vite apparu indispensable de décrire, en préalable, le contexte de développement de ce territoire particulier, en rassemblant en un texte de synthèse toutes les connaissances disponibles sur sa géographie, sa géologie, son histoire, sans oublier la toponymie et surtout en répertoriant les nombreuses traces archéologiques des occupations anthropiques successives et connues du territoire en question.

Le “Territoire OPUS II” peut être caractérisé comme un territoire de “passages” avec deux grands couloirs nord-sud parallèles séparés par la dorsale rocheuse de la Côte Poire et de Château-Villain. Il a connu des occupations anthropiques successives en lien avec la géographie, le relief et l'hydrographie de ce territoire de “passages”.

Le présent Cahier N°7 d'ArchéoJuraSites reprend - comme précédemment le Cahier N°4 - l'essentiel du texte de synthèse relatif au contexte géographique et historique du “Territoire OPUS II”. Il compile un maximum de sources disponibles, connaissances issues d'ouvrages d'érudition, documents d'archives, articles spécialisés récents ainsi que données utiles tirées de cartes anciennes comme encore d'une vaste iconographie du XVIII^e au XX^e siècle.

Ce Cahier N°7 apportera sûrement d'utiles informations aux personnes s'intéressant à ce territoire qui n'a, jusqu'à présent, fait l'objet d'aucune publication globale et approfondie. Il est évident que ce Cahier n'est qu'une introduction au rapport OPUS II, un document de 477 pages en 2 tomes dont le contenu détaillé vient très largement compléter et surtout préciser, de façon scientifique, exhaustive et très illustrative, les grands traits du “Territoire OPUS II” esquissés et mis en avant dans le présent Cahier.

Sommaire

Introduction au “Territoire OPUS II”

A - Grands traits structurels

A-1 Ce que nous propose la nature

- A-1-1. Orientation nord-sud du territoire
- A-1.2 Géologie
- A-1.3. Relief et orographie
- A-1.4. Rivières et hydrographie
- A-1.5 Itinéraires routiers connus

A-2. Ce que nous enseignent les cartes

- A-2.1. Carte de Cassini
- A-2.2. Carte militaire d’Antelmy (1755)
- A-2.3. Plan géométrique local de 1766
- A-2.4. Carte de Caumartin-St-Ange (1788)
- A-2.5. Carte de Lequinio (An IX)
- A-2.6. Carte d’État-Major (1834)
- A-2.7. Carte d’État-Major suisse (1849-1898)
- A-2.8. Carte IGN de 1950

A-3. Ce que nous raconte la toponymie

- A-3.1. Crans
- A-3.2. Syam
- A-3.3. Sirod
- A-3.4. Bourg-de-Sirod
- A-3.5. Sapois
- A-3.6. Lent
- A-3.7. Ain
- A-3.8. Saine

A-4. Ce que suggèrent artistes et légendes

- A-4.1. Vallée de la Saine au sud de Syam
- A-4.2. Vallée de la Saine au nord de Syam
- A-4.3. Chute de l’Ain à Bourg-de-Sirod
- A-4.5. Sirod et les “Commères”
- A-4-6. Légendes, culte des pierres et invasions

B - Diachronie de l'anthropisation

B-1. Traces de la Protohistoire

- B-1.1. Des tumuli avérés
- B-1.2. Autres vestiges protohistoriques

B-2. Traces d'occupations antiques

- B-2.1. Monnaies antiques trouvées ici et là
- B-2.2. Objets de Château-Villain (Antiquité)
- B-2.3. Céramiques et objets antiques de Crans

B-3. Au Moyen Âge et un peu après

- B-3.1. Traversée du territoire, Vie des Morts
- B-3.2. Église et château de Montrichard à Sirod
- B-3.3. Forteresse de Château-Villain
- B-3.4. Ensembles de murs sous la Côte Poire

B-4. Sous l'Ancien Régime et la Restauration

- B-4.1. Crans et carrières de marbre
- B-4.2. Martinets, moulins et utilisation de l'eau
- B-4.3. Aménagements routiers et urbains
- B-4.4. Industrie du fer comtoise et jurassienne
- B-4.5. Forges de Bourg-de-Sirod
- B-4.6. Forges de Syam
- B-4.7. Villa Palladienne

B-5. Second Empire et III^e République

- B-5.1. Déclin de la métallurgie jurassienne
- B-5.2. Déprise démographique
- B-5.2. Expérimentations agronomiques à Syam
- B-5.3. Percée du tunnel du Chauffaud
- B-5.4. Chemin de fer vicinal en combe de Crans

Conclusion

Bibliographie

Introduction au “Territoire OPUS II”

Le rapport OPUS II de l'Étude de territoire développée sur la base d'un relevé LiDAR de 2017 concerne un secteur géographique situé au nord immédiat du plateau triangulaire de Chaux-des-Crotenay (objet du rapport OPUS I). Le rapport OPUS II comporte une présentation préliminaire du contexte géographique et historique de ce secteur étudié avec une mise en perspective des grands traits et autres déterminants de contexte de ce territoire.

Cette présentation de contexte, reprise dans le présent Cahier, comporte deux grandes parties. Dans une 1^{ère} partie sont rappelés diverses grandes caractéristiques ou traits structurels de ce territoire (le cadre naturel et ses incidences). Dans une 2nde partie sont présentés des aperçus de l'histoire du territoire par grande période, de la Protohistoire à nos jours.

Précisons d'emblée les limites géographiques de l'étude OPUS II et celles des organisations communales concernées. Le territoire concerné est par la suite désigné sous le vocable “Territoire OPUS II” (ou parfois en abrégé T-Op-II). Le relevé LiDAR couvrant ce territoire comporte un ensemble de 37 tesselles de 750 m de côté (soit 56,25 ha chacune). La superficie totale de ce territoire OPUS II est de 20,44 km² (fig. 01).

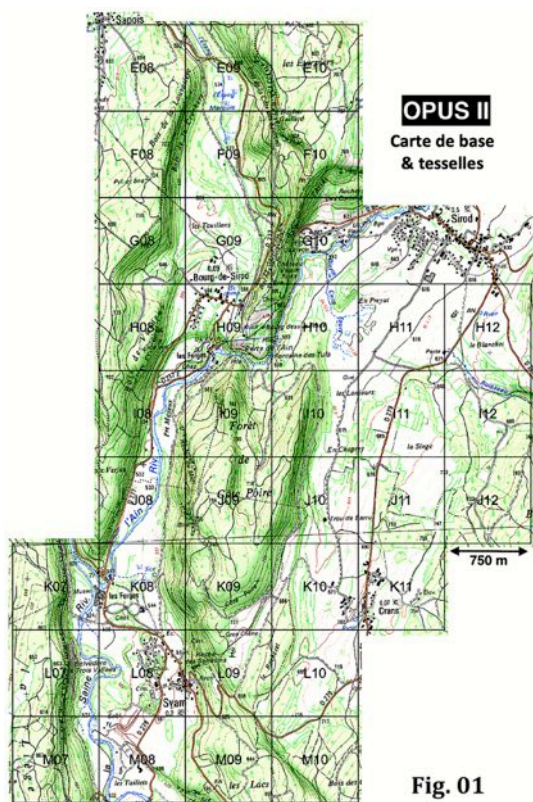


Fig. 01

Quatre communes constituent le noyau principal de l'étude, à savoir : Bourg-de-Sirod (4,4 km² soit l'intégralité de son territoire), Sirod (4,9 km² soit un tiers environ de son territoire), Syam (5,3 km² soit les trois-quarts environ de son territoire, la partie plus au

sud, sur le plateau de Chaux-des-Crotenay est étudiée dans OPUS I), enfin Crans (2,6 km² soit plus d'un quart environ de son territoire).

Les communes du pourtour de ce noyau principal de T-Op-II ne représentent que des surfaces restreintes du territoire global pris en compte dans OPUS II : Sapois (1,4 km²), Champagnole (0,2 km²), Cize (0,2 km²), Le Vaudouix (0,7 km²), Lent (0,7 km²), avec souvent, pour ces villages, des portions de territoire plutôt éloignées de leurs centres habités (fig. 02).

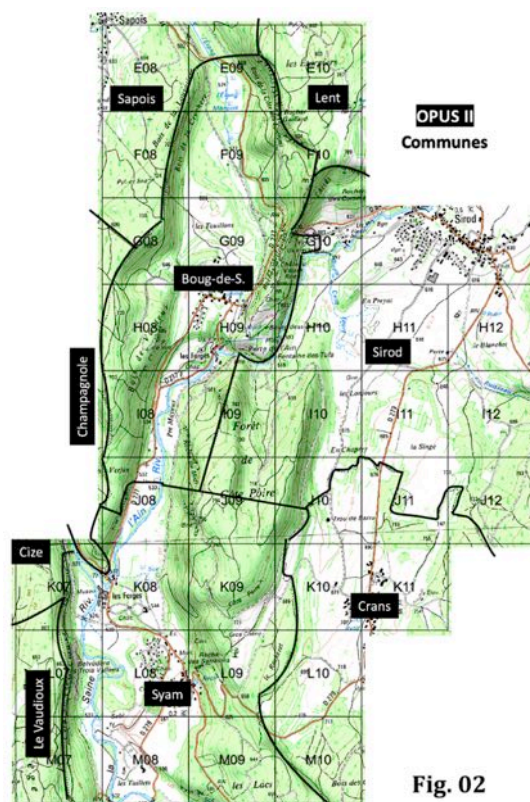


Fig. 02

Avant d'aller plus avant, situons T-Op-II, schématiquement, dans le massif du Jura, disons plutôt dans les hauteurs du Jura. Sur une gravure de 1814 (Bruand A.-J., *Annuaire de la Préfecture du Jura pour l'An 1814*) montrant un profil transversal des monts du Jura (fig. 03), le Territoire OPUS II peut être situé à mi-chemin entre la Saône-et-Loire (le bas pays) et le lac Léman, donc et plus précisément, entre Premier Plateau et Haute-Chaine du Jura.

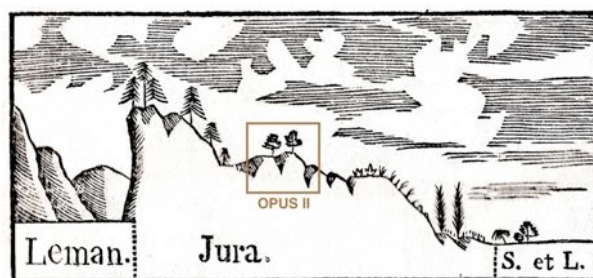


Fig. 03

A - Grands traits structurels

A-1 Ce que nous propose la nature

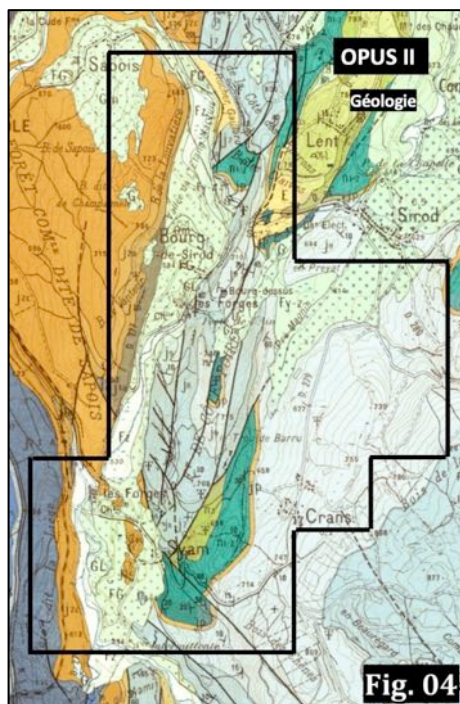
A-1-1. Orientation nord-sud du territoire

Sur la carte IGN (et nombre d'autres cartes), on perçoit vite et clairement les grands éléments clés ou déterminants d'un territoire fortement structuré et comportant des sous-ensembles territoriaux bien différenciés. Notons d'emblée que T-Op-II est bloqué au sud par le plateau triangulaire de Chaux-des-Crotenay et l'est aussi au nord par le plateau en pointe inversée de Lent.

Schématiquement, on est en présence d'une orientation naturelle générale nord-sud (à quelques degrés près) se concrétisant par de grands espaces allongés et en creux (couloirs), cernés par des reliefs parallèles de bordure. Ces creux (plaine et combe) séparés, bordés par des dorsales au relief accentué, forment autant de composantes d'un parallélisme structurel du secteur, déterminant des flux naturels (rivières) bien sûr et aussi les axes des aménagements anthropiques selon cette direction générale nord-sud, avec création de "passages".

La bordure occidentale de T-Op-II est bien marquée par les reliefs accentués s'étendant de Sapois à Châtelneuf. Du côté oriental, le territoire monte en pente plus douce que le relief précédent.

A-1.2 Géologie



La carte géologique (fig. 04) du secteur fait bien ressortir un territoire coincé entre, d'une part au nord-ouest, le puissant rebord d'une grande zone de calcaire compact bathonien (forêt de Sapois et Bois

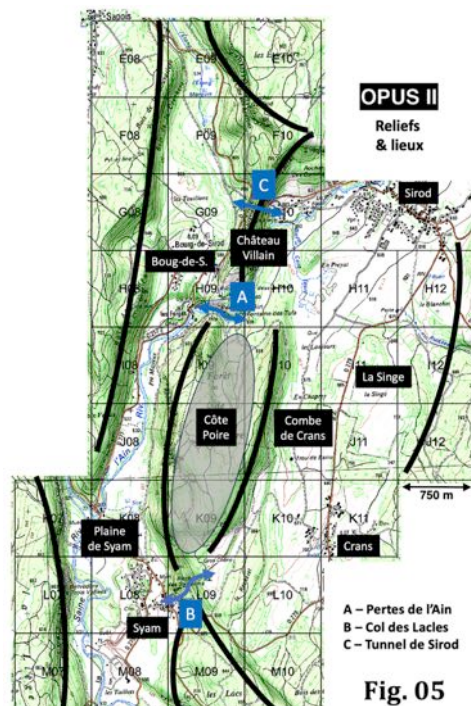
de la Liège) et d'autre part au sud-est, l'imposant plateau montant de Crans (calcaire Portlandien).

Pris en tenaille entre ces deux mâchoires géologiques, une longue barre ou dorsale rocheuse, résidu du plateau de Crans, émerge (Château-Villain et Côte Poire), structurée par un système de failles orientées nord-sud. Cette dorsale est le fruit de mouvements tectoniques ayant chahuté le calcaire jurassien. Nous désignerons par la suite cette barre par le vocable CVCP.

Entre le bloc compact occidental et la dorsale CVCP de la Côte Poire se faufile un couloir, lui aussi orienté nord-sud, avec un sol constitué d'alluvions glacières et/ou quaternaires (plaine de Syam). À l'est et immédiatement au pied de la dorsale CVCP, une combe trouve sa place avant la montée sur le plateau de Crans : en partie sud (à l'est de Syam) domine le Valanginien aux marnes bleues et aux calcaires roux alors que les alluvions quaternaires dominent au sud de Sirod.

A-1.3. Relief et orographie

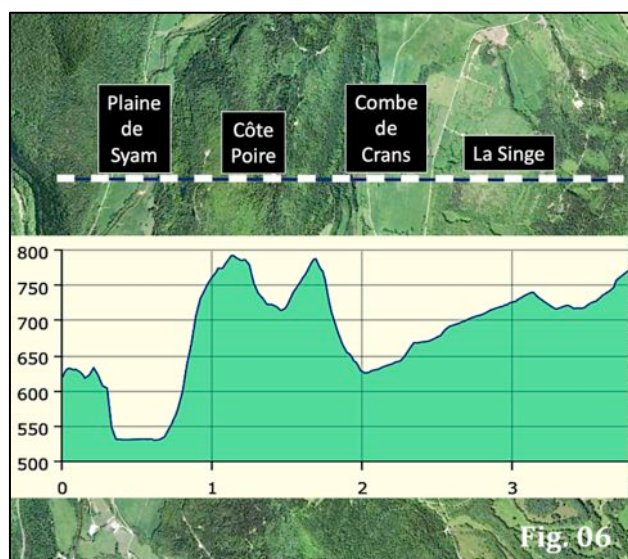
La géologie de cette partie de plateau jurassien se traduit, en effet, par des reliefs accentués, des bords de plateaux et d'autres composantes en creux du paysage : plaine, combe... (fig. 05).



Ainsi, au centre de T-Op-II, repère-t-on aisément l'exceptionnelle dorsale rocheuse CVCP. Celle-ci comporte, au nord et entre Sirod et Bourg-de-Sirod, l'éperon allongé nord-sud de Château-Villain, à la fois frêle (tant il est peu large) et puissant (atout dont les hommes ont cherché à bénéficier en y construisant une forteresse). La dorsale CVCP se prolonge au sud avec l'imposante Côte Poire, un incontournable du

relief de tout le secteur. Plus au sud, la dorsale CVCP se poursuit par le plateau triangulaire et barré de Chaux-des-Crotenay et par le rebord occidental du plateau de Crans. À l'ouest de la dorsale, une longue plaine fluviale orientée nord-sud se faufile tant bien que mal entre dorsale et rebords abrupts du plateau de Champagnole (plaine de Syam). À l'est et au pied de la dorsale CVCP, une autre dépression, longitudinale, orientée également nord-sud entre Sirod et Crans, semble constituer une sorte de réplique de la plaine de Syam tout en étant dépourvue de tout long cours d'eau.

La géologie de cette partie de plateau jurassien se traduit par des reliefs accentués. Une coupe est-ouest sur la Côte Poire fait bien ressortir la succession des reliefs, avec successivement le rebord du plateau de Champagnole, la plaine de Syam, la Côte Poire dominant la plaine de Syam de 270 m et comportant elle-même une petite dépression centrale, la combe de Crans (de 100 m plus haute que la plaine de Syam), enfin le plateau de Crans (et ici, plus précisément de la Singe) montant d'environ 200 à 300 m en allant vers l'est (fig. 06).



On constate aisément que la dorsale est quasiment infranchissable sauf en deux lieux bien particuliers : au nord, les gorges des pertes de l'Ain (passages malgré tout compliqués) et au sud, le col des Lacles entre Crans et Syam.

Les mouvements tectoniques ayant donné naissance au massif du Jura et à la structuration de celui-ci en plateaux entaillés par des failles, combes et autres cluses (dimension orographique), jouant de la géologie propre de ce territoire jurassien, ont rendu possible la transformation progressive des paysages et surtout l'occupation, par des cours d'eau, des territoires concernés. Et réciproquement, ces derniers finissent par contribuer (par érosion) à modeler le territoire et ses reliefs.

A-1.4. Rivières et hydrographie

Ainsi T-Op-II est-il structuré, façonné aussi, par deux importantes rivières, l'Ain et la Saine qui se rejoignent au nord de Syam pour ensuite se diriger vers Champagnole par le défilé de la Liège (fig. 07).



Fig. 07

La Saine, grossie des eaux de sa jumelle la Lemme, passe à l'ouest de Syam où elle semble avoir bien profité des terrains alluvionnaires pour s'étaler en divers méandres. Auparavant, avant leur confluence, la Lemme et la Saine ont sérieusement entaillé le calcaire du 2nd plateau jurassien pour ciseler les bords du plateau triangulaire de Chaux-des-Crotenay.

L'Ain, a une histoire plus compliquée (à noter que la Saine pourrait avoir été dans le passé le cours d'eau dominant ou principal). L'Ain prend sa source à Conte, au nord-est de Sirod, mais butte vite sur la dorsale rocheuse CVCP après Sirod. Il est possible, d'après certains spécialistes, que la rivière ait pu emprunter un passage plus au nord pour rejoindre Champagnole. À force de saper le calcaire de la dorsale CPCV, l'Ain finit par se faufler entre la Côte Poire et l'éperon de Château-Villain par les fameuses "Pertes de l'Ain", pour déboucher enfin dans la longue plaine de Syam au sud de Bourg-de-Sirod. S'écoulant alors vers le sud, il rejoint la Saine, repartant ensuite vers le nord après la confluence des deux rivières aux forges de Syam.

L'eau joue un rôle important dans la structuration et l'aménagement de tout ce territoire. Elle a permis à la fois le développement des ateliers métallurgiques puis des forges industrielles à Bourg-de-Sirod et Syam. Elle a aussi fourni l'énergie alimentant de nombreux moulins. Cette eau abondante a permis encore d'expérimenter certaines cultures originales, notamment celle des lentilles au sud de Syam. Des

zones de marais existent en plusieurs endroits dans les terrains alluvionnaires, dont certains ont fait l'objet d'aménagements au cours des siècles passés. Dans son ouvrage publié en l'An IX, "*Voyage pittoresque et physico-économique dans le Jura*", J.- M. Lequinio voit ainsi le marais au nord de Bourg-de-Sirod : "*Le sol d'une grande partie de cette vallée n'est qu'un marais plein de joncs et de roseaux presque inutiles à la nourriture du bétail, et très insalubre pour les animaux et pour les hommes*".

A-1.5 Itinéraires routiers connus

Avec les cours d'eau, le relief et l'orographie finissent par influencer les déplacements humains et donc structurer le réseau des chemins et autres routes plus ou moins importantes. C'est le cas, bien sûr, de T-Op-II qui est profondément marqué par les deux grandes dépressions nord-sud (plaine de Syam et Combe de Crans) que vont emprunter les divers itinéraires (fig. 8).



Fig. 08

On trouve d'une part des voies longeant les rivières Ain et Saine dans la plaine de Syam et d'autre part un itinéraire passant par le pied oriental de la Côte Poire, itinéraire qui semble inclure depuis longtemps la "Vie des Morts", entre Syam-Crans et Sirod. Il a fallu aussi trouver et aménager des passages entre les deux grandes dépressions nord-sud parallèles. Au nord, le passage de Sirod à Bourg-de-Sirod a longtemps nécessité de contourner l'extrémité septentrionale de la Côte Poire ou de passer par Bourg-Dessus à Château-Villain. Au milieu du XIX^e siècle (1847), la montagne a été percée (tunnel dit du Chauffaud) pour permettre un meilleur passage à travers l'éperon rocheux de Château-Villain. Au sud, la communication entre Syam et Crans nécessite de monter, assez difficilement, par le col des Lacles (étymologiquement peut-être des "lacets").

A-2. Ce que nous enseignent les cartes

La géologie, l'orographie et l'hydrographie sont, à l'évidence, des déterminants-racines de la structuration du territoire. Il est clair aussi que les aménagements territoriaux (voies de circulation, constructions bâties et urbaines, etc.) se calent très logiquement sur les prédispositions naturelles du territoire. Les traces de ces aménagements et constructions d'origine anthropique se découvrent progressivement dans les cartes dessinées à diverses époques, notamment celles couvrant la période moderne du XVIII^e au XX^e siècle. La cartographie ancienne est intéressante pour comprendre cette structuration progressive du territoire.

A-2.1. Carte de Cassini

La carte de Cassini (la "Cassini"), remarquable entreprise cartographique développée au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, est intéressante à plusieurs titres. D'une part, elle force la représentation du relief (collines, vallées) en ajoutant une indication importante sur le boisement (ou son absence) de certaines parties du territoire. Elle accentue aussi la représentation des cours d'eau.

Pour le territoire T-Op-II, la carte de Cassini renforce les grands traits de l'analyse faite plus haut (fig. 09), mettant en évidence la dorsale CVCP (côte Poire et éperon de Château-Villain avec sa forteresse de "Vateville"), le plateau de Crans et les deux couloirs parallèles nord-sud de chaque côté de la dorsale CVCP.



Fig. 09

L'autre intérêt de la "Cassini" est de présenter les grands aménagements royaux ou locaux (fig. 10).

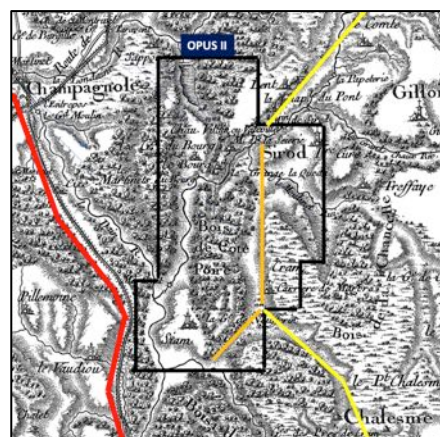


Fig. 10

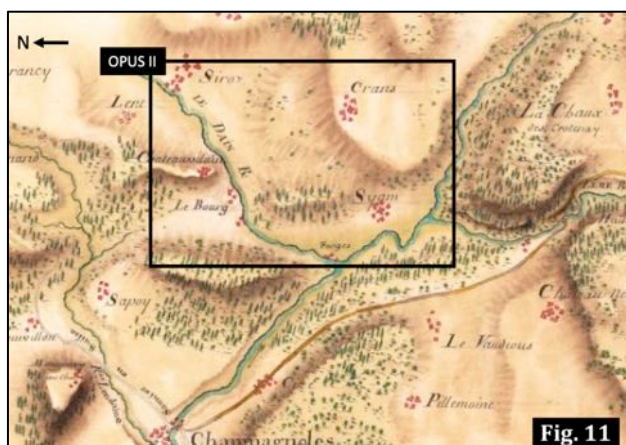
On note d'emblée que le grand itinéraire nord-sud très ancien (de Paris à Genève), et au XVIII^e siècle route royale 5, Champagnole-Grandvaux, passe totalement en dehors et à l'ouest de T-Op-II (route en trait rouge). Il faut pointer le fait patent que le grand itinéraire royal ne cherche pas à passer par les vallées de l'Ain ("le Dain") et de la Saine de Syam ("Siam") ni à passer par la combe de Crans... zone bien trop compliquée!...

Les itinéraires de moindre importance ne figurent pas sur la "Cassini", mais on sait qu'un itinéraire ancien (en jaune) menait de Sirod à Nozeroy ou Champagnole de même qu'existait un itinéraire ancien menant de Crans à La Perrenna puis Les Planches (en jaune). Enfin la combe de Crans était manifestement empruntée par une voie également ancienne nord-sud entre Syam, Crans et Sirod (orange), une sorte d'"itinéraire bis", empruntant donc le pied du plateau occidental de Crans.

Cassini pointe explicitement quelques lieux ou aménagements sans doute importants pour le cartographe de l'époque et donc le pouvoir royal central : le martinet de Syam, la Grange d'Aufferin ("Naufferin"), les carrières de marbre de Crans, l'étang aménagé au nord de Bourg-de-Sirod, les martinets de Bourg-de-Sirod, le moulin de la scierie de Sirod et un autre moulin à Sirod.

A-2.2. Carte militaire d'Antelmy (1755)

Cette carte militaire d'Antelmy (fig. 11) décrit, en 1755, le territoire entre Salins et St-Claude, en cherchant à mettre en évidence les spécificités des territoires traversés et leurs atouts et faiblesses du point de vue militaire (elle anticipe, en cela, la démarche qui présidera plus tard à la création de la carte d'État-Major).



Cette carte d'Antelmy est assez proche de ce que décrit la Cassini, à savoir l'existence d'un grand itinéraire royal nord-sud reliant Champagnole à La Billaude par le pied oriental du plateau de Champagnole. La carte d'Antelmy mentionne la forteresse de Château-Villain et les forges de Syam,

le nombre de foyers et la nature des ressources agricoles, éléments importants dans le cadre d'opérations militaires pour connaître le potentiel des troupes "à vivre sur le terrain" (c'est une carte militaire dessinée un an avant la guerre de 7 ans...).

Relief, végétation et rivières sont bien représentés sur cette belle carte, avec l'application des principes que l'École Royale des Ponts et Chaussées (créée en 1747 et à l'origine "Bureau des Dessinateurs du Roi") cherchait à inculquer aux ingénieurs, futurs aménageurs du territoire. On peut, à cet égard, mentionner aussi la carte du Comté de Bourgogne dressé à partir de 1739 par l'ingénieur des Ponts et Chaussées, Jean Querret du Bois, carte publiée en 1748 après visa de Cassini et de l'Académie (fig. 12). La grande route royale s'arrête alors à Champagnole.



A-2.3. Plan géométrique local de 1766

Ce document juridique est relatif au règlement de contentieux territoriaux entre différents villages.



L'extrait présenté ici de ce "Plan géométrique des bois et terrains Contentieux entre les communautés de Sirod, Bourg-de-Sirod et Comte, Sciam et Crans levé..." (cartes et plans, 3 FI 3006, Archives départementales du Jura) montre le passage (la difficile montée!...) entre Syam et Crans par les

secteurs des Lacles avec détails sur champs, bois et chemins. Les nombreux lieux-dits mentionnés sur ce plan témoignent de la stabilité ou de l'évolution des toponymes locaux. Par exemple :

- la source intermittente connue sous le nom de fontaine du reflux pour les habitants de Syam et Sirod est dénommée fontaine du Menelet (ou Menelot) pour ceux de Crans ;
- la grange d'Aufferin est notée « nofrin » ;
- la Vie des Morts est ici le “chemin de la terre fondure”. Si la première appellation se rapporte à l'usage, la seconde évoque l'état de cette voie, le terme fondure évoquant un creux, un fossé.

A-2.4. Carte de Caumartin-St-Ange (1788)

La carte, plus tardive, dressée par ordre de l'Intendant de Franche-Comté, de Caumartin de Saint-Ange (fig. 14), présente les itinéraires routiers de la Généralité de Besançon en Franche-Comté et indique la situation (état) des routes en précisant si elles sont faites, à réparer, ébauchées ou seulement projetées.



On retrouve bien sûr le grand itinéraire nord-sud (la route royale 5) qui va désormais au delà de Champagnole (la carte Querret dressée à partir de 1739 ne mentionnait par encore ce prolongement). Ce grand axe nord-sud est comme doublé par l'“itinéraire bis” empruntant la combe de Crans permettant d'aller de Foncine à Crans et Sirod. Entre Sirod et Bourg-de-Sirod, la carte Caumartin montre le détour que fait la route (passage par Bourg-Dessus ou Richebourg) pour contourner la forteresse de Château-Villain.

A-2.5. Carte de Lequinio (An IX)

Le grand voyageur J.-M. Lequinio décrit de façon remarquable ce territoire insistant sur les multiples aménagements industriels (moulins, scieries, martinets...) en lien avec les cours d'eau (fig. 15).



S'il ne retient que le grand itinéraire nord-sud de Champagnole au Grandvaux, il mentionne la forge de Bourg-de-Sirod (dessinée avec de la fumée!...) et bien sûr la forteresse de Château-Villain. Sa représentation cartographique suraccentue les deux buttes formant la dorsale CVCP déjà décrite (éperon de Château-Villain et Côte Poire), reliefs qui l'ont impressionné. À noter aussi la mention de l'étang Marquis au nord de Bourg de Sirod.

Dans son ouvrage (à lire ou à relire, tant il est riche de détails de toutes sortes sur le pays), Lequinio n'hésite pas à mentionner ce qui le surprend lors de son “Voyage pittoresque et physico-économique dans le Jura”. Ainsi pour Syam, s'exclame-t-il : “Je n'ai jamais vu de prairies plus dévastées que celles de la vallée de Siam l'étaient en l'an 6. La taupe brune extrêmement commune dans la montagne les avaient bouleversées de manière à n'y pas laisser une trace de verdure”.

A-2.6. Carte d'État-Major (1834)

La carte d'État-Major de 1834, finalisée en 1880 avec la Corse (fig. 16), avec son système de hachures, force le trait du relief (nécessité militaire oblige). Elle met aussi en évidence l'utilisation des surfaces et des sols, ce que ne faisaient pas vraiment les cartes antérieures.



Par rapport au périmètre d'étude d'OPUS II, la carte révèle la présence de plusieurs routes apparemment bien tracées : route entre Crans et Sirod, route entre Crans et Syam (par les lacets des Lacles), route entre Syam et la Billaude (passant sur la Saine à l'ancien pont aujourd'hui démolì), route entre Syam et Champagnole. D'autres chemins au dessin moins affirmé relient Sirod à Bourg-de-Sirod (en passant par Richebourg sous la forteresse de Château-Villain) les forges de Syam à Bourg-de-Sirod, le village de Syam à celui de Sirod par le pied de la Côte Poire (cf. la Vie des Morts). Le tunnel du Chauffaud sous Château-Villain n'est bien sûr pas encore percé.

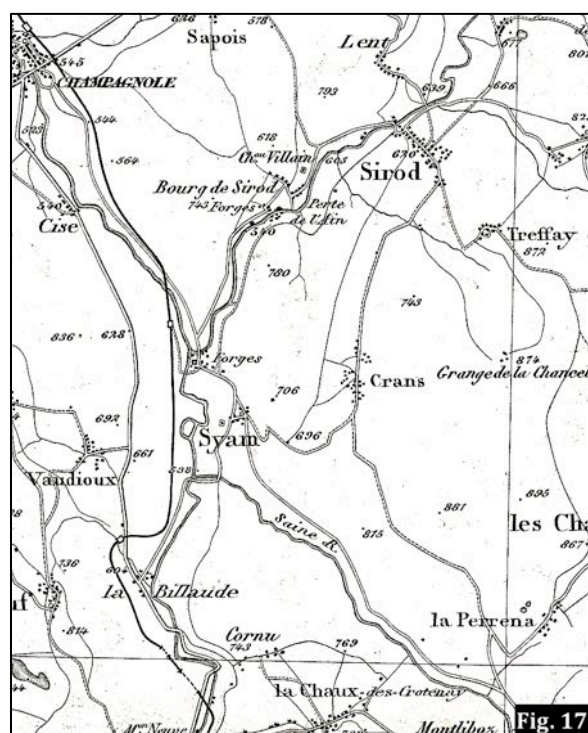
On relève l'important développement des forges de Syam du nouvel "empire Jobez", plus importantes que celles de Bourg-de-Sirod (Claude Jobez utilisera une grande partie des pierres provenant de la démolition de la forteresse de Château-Villain pour renforcer l'usine de Bourg-de-Sirod incendiée en 1803). Des aménagements agricoles sont mentionnés dans la plaine des Saules à l'ouest de la Saine, dans le secteur dit des Lentillères (au débouché du goulet de la Saine), au sud de Sirod (avec mention d'un Abeiller le long du chemin menant de Sirod au creux de la Côte Poire) ou encore autour de la Grange d'Aufferin.

Sur la carte d'État-Major, le village de Crans ne semble pas connaître les mêmes développements que Syam, Sirod ou Bourg-de-Sirod dont la taille des lettres des noms semble vouloir affirmer l'importance des localités. À noter, toujours sur cette

carte d'État-Major, l'accentuation très affirmée de la limite territoriale entre Crans et Sirod dont les contours "crénelés" collent étroitement, sur le terrain, avec d'ostentatoires murs bien appareillés, mais encore énigmatiques.

A-2.7. Carte d'État-Major suisse (1849-1898)

Une carte d'État-Major suisse (fig.17), basée sur un fond de carte daté de 1849 et révisée en 1898, présente le territoire entre Champagnole et Chaux-des-Crotenay sous un angle intéressant à la date de 1898. Cette carte ne montre strictement aucun relief, ce qui ne permet pas de comprendre la logique sous-jacente aux tracés des cours d'eau et des voies de circulation (à noter l'allure en X de toute cette zone, avec quatre couloirs formés par l'Ain, la Saine et la Lemme, la plaine de Syam en formant le centre).

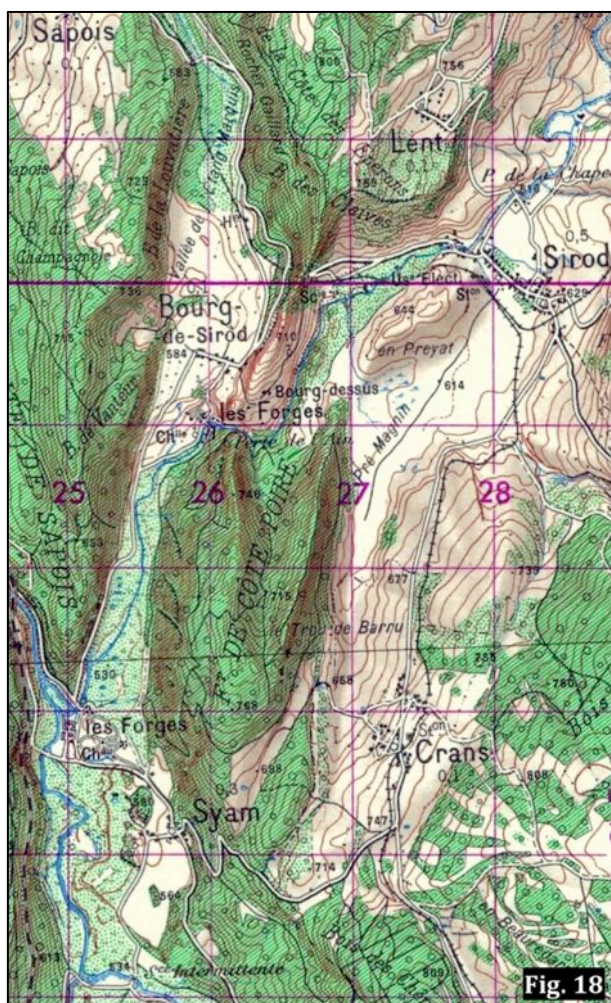


La ligne de chemin-de-fer Champagnole-St-Laurent figure, bien sûr, sur la carte. Le grand itinéraire (RN5) entre Champagnole - La Billaude et Maison Neuve (Pont de la Chaux) est à sa place.

On relève la mention de plusieurs routes secondaires, entre La Perrena et Crans, entre Syam et Crans, entre Les Planches et Syam (nouvelle voie par les Côtes Chaudes), entre Syam (forges), Bourg-de-Sirod (forges) et Sirod par le tunnel du Chauffaud. Une autre voie entre Syam et Sirod passe en rive gauche de l'Ain (avec passage plus compliqué par le chemin au pied de l'extrémité nord de la Côte Poire).

A-2.8. Carte IGN de 1950

Un siècle plus tard, la carte I.G.N. de 1950 (Fig. 18) révèle un certain nombre de changements dans l'aménagement et l'utilisation du territoire.



Le relief boisé est toujours là, bien présent, les rivières aussi. La forteresse de Château-Villain a définitivement disparu. La route entre Sirod et Bourg-de-Sirod passe désormais par le tunnel du Chauffaud ouvert un siècle plus tôt sous l'éperon rocheux de Château-Villain. La route entre Crans et Sirod est bien présente mais les chemins parallèles plus à l'ouest ne sont plus représentés. On discerne par contre, aux Étangs de Crans, une étrange bande qu'André Berthier explorera 20 à 30 années plus tard: il s'agit du possible passage à cet endroit de l'ancienne Vie des Morts.

Le fait nouveau, c'est le tracé du chemin de fer vicinal, le "tram" électrique, qui montait des Planches à Crans pour rejoindre Sirod et, Champagnole. Ouverte en 1927, la ligne ferme en 1950 (moins de 30 ans d'existence!...).

Les forges sont, elles aussi, encore bien représentées. De nombreux terrains dans les basses couches des plaines (de l'Ain et de la Saine) ou combettes semblent cultivés. On note qu'au nord de la Singe, avant de descendre et d'arriver à Sirod, route et voie de chemin de fer font un important détour par l'est pour perdre de l'altitude et aussi pour contourner le secteur marécageux d'En Preyat (Pré Magnin).

A-3. Ce que nous raconte la toponymie

Le Territoire OPUS II a connu, très tôt, une occupation anthropique avérée, les groupes humains se fixant progressivement en plusieurs villages et y développant des réseaux de routes et chemins permettant les déplacements. Les études et ouvrages de toponymie régionale et locale apportent un éclairage complémentaire, particulièrement utile pour tenter de comprendre l'histoire du territoire en question, même si les hypothèses toponymiques restent souvent contradictoires.

Nous nous appuyerons essentiellement sur les travaux de spécialistes du XX^e siècle ayant plus particulièrement travaillé sur les noms de lieux (toponymie) du Jura : Gérard Taverdet, François Lassus, Christian Rieb ou encore Marianne Mulon. Ces spécialistes se sont souvent appuyés sur des auteurs "à spectre d'étude plus large" (Davillé, Sutter, Nègre, Perrenot...) comme aussi sur les textes des érudits jurassiens du XIX^e siècle (Désiré Monnier et Alphonse Rousset).

A-3.1. Crans

Une première mention du nom du village est avérée au XIII^e siècle. Taverdet rattache le nom Crans à celui de Crançot et y voit une forme médiévale, créée sur un appellatif d'origine prélatine *kranno* désignant la pierre (Cran évoquerait donc un terrain pierreux) mais qui se retrouve aussi dans cran ou dans créneau, terme pouvant avoir eu le sens de col ou passage étroit. Évoquant les différents noms anciens du village (Crans, Cren, Crange), Rieb reprend, en effet, une hypothèse d'Henry Sutter selon laquelle le nom Crans évoque une possible dérivation du français régional "cran", entaille, produisant un toponyme évoquant une combe longue et étroite. Sur la carte de Cassini où Crans est écrit Cram, il est fait explicitement mention d'une carrière de marbre (entre le village et le bois de la Chancelle), ce qui rend plausible le lien entre cran et terre calcaire.

A-3.2. Syam

Rieb évoque une mention du village au XIII^e siècle. Le nom désignant ce village a pu présenter les différentes formes suivantes : Syen, Senz, Cienz, Sienum, Sian, Syan. En 1550, Gilbert Cousin, l'érudite de Nozeroy et secrétaire d'Érasme, écrit Cien. Dans les premières versions de son ouvrage sur les lieux du Jura, Taverdet voyait en Syam un nom gaulois en *magus*, c'est-à-dire un marché, hypothèse qu'il abandonne dans les versions ultérieures de son ouvrage. Avec Lassus et Taverdet, Rieb se demande si le nom de Syam ne dériverait pas de l'ancien français cense qui désignait une ferme ou une métairie.

D'autres auteurs évoquent un nom ancien gaulois, *Segomagus* (*magus* : champ ; *sego* : victoire). Selon Rieb, le nom des Séquanes occupant ce territoire à l'époque gauloise et qui se retrouve dans celui de la rivière Saine (*Sequana*) est peut-être aussi à l'origine de ce nom de lieu.

Marianne Mulon a développé, lors de sa collaboration avec André Berthier, un point de vue complémentaire intéressant que nous reprenons volontiers assez intégralement, ci-après.

*“Le nom de Syam est-il en rapport avec celui de la Seine ? Il est bien attesté en 1286 dans le Cartulaire de Hugues de Chalon. Ici intervient une difficulté qui ne semble pas avoir attiré l'attention des utilisateurs du texte ; celui-ci mentionne une suite de localités, dans un ordre très cohérent, soit, pour ce qui nous occupe ici, du nord au sud : Len (Lent), Traffaye (Treffay), Cyam, Syen. On a donc, en identifiant Cyam avec Syam, négligé Syen, comme si ce toponyme n'existait pas. En fait et bien que le copiste ait nettement écrit Cyam sur le manuscrit du Cartulaire, il faut certainement rectifier. Cram, localité aujourd'hui dénommée Crans, a fait partie de la baronnie de la Chaux-des-Crotenay, mais n'est pas mentionnée dans le texte de 1286 et est ainsi, topographiquement, bien replacée dans ce texte. Dès lors, la plus ancienne forme de Syam est non pas Cyam, mais Syen, ce qui s'harmonise avec la suite des formes anciennes données dans le fichier toponymique des Archives départementales du Jura : Senz (1293), Cienz (1313), Syan (1675). Ces formes indiquent clairement que la prononciation actuelle Syam doit être récente... Pour l'étymologie du nom, Camille Davillé avait pensé à un Segomagus, tout à fait acceptable du point de vue de l'évolution phonétique. Resterait à savoir si l'élément Seg- est celui qu'on retrouve dans nombre de noms de lieux fortifiés de l'Antiquité, type Segusia, etc ; ou si c'est la racine hydronymique Sec-/Seg- qui a été traitée différemment dans le nom de la localité : *Segomagus et dans celui de la rivière : *Secowana. Dans une hypothèse comme dans l'autre, c'est une idée de force, de puissance qui s'exprime”.*

A-3.3. Sirod

Citant Rousset, Taverdet signale, pour le nom de ce village, une forme ancienne *Sigproscum* (855), avec une possible origine germanique *Sig-*, renvoyant à victoire, racine typique des noms d'hommes burgondes et wisigothiques. Les formes anciennes suivantes de Sirod sont : *Sigproscum*, *Siguroscum*, *Ecclesiam de Sigorosco*, *Sigyroscum*, *Syrilcum*, *Souroch*, *Surosc*, *Serod*, *Cirodz*, *Syroz*, *Sirols*.

Selon le toponymiste Ernest Negre, le nom Sirod pourrait être un nom de lieu provenant d'un nom propre romain *Securus* associé au suffixe *osc*,

considéré comme ligure et resté intact en Provence. Un autre toponymiste, Théodore Perrenot, y voit, lui, un nom propre germanique construit sur la racine *sig-* (victoire) laquelle pourrait être gauloise (*sego-*). Nous laisserons ici les lecteurs s'interroger sur les “victoires” auxquelles les toponymes anciens de Syam et Sirod peuvent faire penser.

A-3.4. Bourg-de-Sirod

L'étymologie du nom de ce village ne pose aucun problème. Taverdet fait le lien avec un nom roman d'origine germanique ((Burg) lui-même d'origine grecque.

A-3.5. Sapois

Le village apparaît dans les archives au XIII^e siècle, avec les formes Sapoy et Sappois. Le nom est sans problème pour Taverdet qui y voit un lieu où poussent les sapins sur la base d'une formation récente : *sapp-* + *etum*.

A-3.6. Lent

Une première mention de Lent apparaît au XII^e siècle. Plusieurs villages français portent ou ont porté le nom de Lent ou Lans. Ce toponyme pourrait venir du nom propre romain *Lentus* mais le gaulois *lan* (plateau, plaine) pourrait en être aussi une racine (Taverdet pense à une possible forme celtique **lan*).

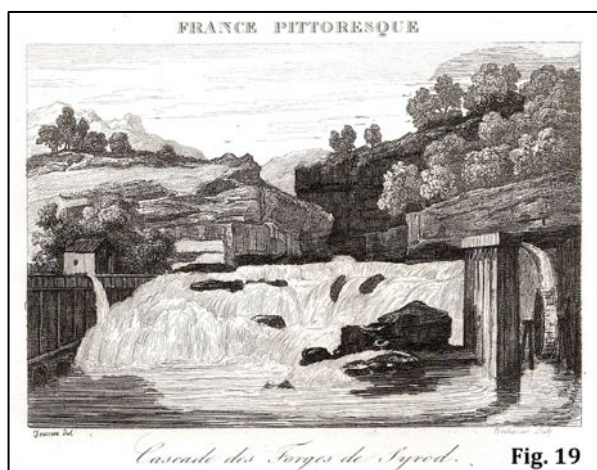
La toponymie a aussi été souvent sollicitée pour expliquer l'origine des noms des rivières du secteur (Ain, Lemme, Saine), débouchant sur des considérations historiques dont la validité reste à prouver. Examinons de cu'il en est pour nos deux cours d'eau majeurs, l'Ain et la Saine innervant le Territoire Opus II.

A-3.7. Ain

Le nom de la rivière apparaît très tôt, dès le VI^e siècle, sous la forme *Igneus* (“rivière de feu”?). On le retrouve en 1169 sous la forme *Innis*. Pour les spécialistes, un lien pourrait être fait avec *Inn*, racine celtique (qu'on retrouve dans l'*Inn*, en Autriche).

Il convient de noter la fréquente et surprenante présence d'un article (d') précédant le nom dans nombre d'appellations évoquant cette rivière. Ainsi parle-t-on de Rivière d'Ain et Cassini écrit même le Dain.

Comme le montre la gravure ci-après de Dousseau, l'Ain ou le Dain ne manque pas d'impressionner, quelle que soit la forme de son nom (Fig. 19).



A-3.8. Saine

Le nom de cette rivière (dont il faut rappeler qu'elle a pu être considérée avant le XIX^e siècle comme plus importante que l'Ain) pose plusieurs problèmes et ouvre d'intéressantes perspectives. Pour Marianne Mulon *"La Lemme et la Saine ou Seine, qui enserrent l'oppidum de Cornu, portent des noms qui, l'un et l'autre, appartiennent à la très vieille hydronymie européenne"*.

La spécialiste donne d'utiles précisions.

"Pour le nom de la Saine, ou Seine, les mentions anciennes ne sont pas antérieures au XVI^e siècle, date du plan Guérillot [tibériade de la baronnie de la Chaux-des-Crotenay] où figure nommément la Rivière de Seine. Camille Davillé citait également, pour le XVII^e siècle, Sène et, en 1722, Seyne. La rivière prend sa source à Foncine qui est bien, étymologiquement, la "font", c'est-à-dire la source de la Seine. Or on connaît le nom médiéval de cette localité par des documents de 1286 et 1293, Fontcenne, ce qui permet de savoir que le nom de la Seine était déjà tel qu'il nous est parvenu. Nous sommes en pays séquane. C'est une raison supplémentaire de ne pas dissocier le nom de la Seine de celui du grand fleuve homonyme, antique Sequana. On sait que le nom ancien de la Seine (fleuve) fait difficulté à cause de la présence du groupe -qu-, puisque, en principe, le k vélair indoeuropéen est passé à p en gaulois. Sequana cependant n'est pas le seul exemple de mot comportant le groupe qu'en pays celtique continental. Dottin note que quelques noms propres de Gaule offrent un q : le nom de peuple Sequani, le nom de rivière Sequana, les noms du calendrier de Coligny Equos, iniquimon.

Dans ces mots le q peut être simplement une graphie pour c ; cf. Qutio et Cutio dans le calendrier de Coligny. Mais il peut représenter un traitement particulier ou dialectal du k vélair. Comme il s'agit de mots dont on ignore le sens et, par suite l'étymologie, il est superflu de chercher là des indices pour déterminer les différentes couches de nations

qui ont successivement peuplé la Gaule". Néanmoins on a, depuis, tenté d'expliquer le nom de la Sequana comme une simple graphie représentant, en réalité, une double suffixation (o)w+ana, à partir d'une racine hydronymique préceltique sec- : ainsi le c, n'étant pas un k vélair à l'origine, n'avait aucune raison de devenir p dans le nom du fleuve. À l'appui de cette thèse, on peut penser au nom de la Saône - frontière du pays séquane - Sauconna et Sagonna et aussi au théonyme Mars Segomo, dieu de la cité des Séquanes. Sans insister sur ce problème difficile, retenons néanmoins la plausible existence d'une racine hydronymique Sec-, laquelle a pu être à l'origine du nom de la Seine jurassienne tout aussi bien qu'à celle de la Seine fleuve. Dans cette perspective, il est possible d'émettre quelques suggestions en ce qui concerne le nom des Séquanes : ce peuple n'aurait-il pas tiré son nom de celui de la rivière qui coule sur son territoire ? Il n'est pas sans intérêt de constater avec E. Jung que les Séquanes sont dans un secteur géographique où des peuples voisins sont nommés d'après une rivière : au nord-est, les Raurici, en référence à la Raura, aujourd'hui la Ruhr ; au sud-ouest les Ambarri qui sont (ceux qui vivent) de chaque côté de l'Arar (la Saône)".

Pour compléter le propos de Marianne Mulon, le texte de Gilbert Cousin (vers 1550) évoque ainsi la Saine : *"Senæ, fameuse et grande rivière prend sa source au village de Fonssena, qui lui doit son nom, et qui coule dans une vallée rocheuse pour se rendre près de l'oppidum de Burg [Bourg-de-Sirod... Château-Villain], en passant par Plancas [les Planches] et Sien [Siam]"*.

A-4. Ce que suggèrent artistes et légendes

Avant de clore cette première partie, prenons le temps de regarder et admirer les représentations du territoire par des dessinateurs ou illustrateurs des siècles passés. Leur vision artistique personnelle du territoire surtout accentuent les traits de paysages qui ne les laissent pas indifférents. Dans leur Mémoire *"Champagnole et ses environs"*, publié en 1879 par la Société d'Émulation du Jura, les auteurs F. Guillermet et B. Prost écrivent, en préface : *"Le crayon de l'artiste a une supériorité incontestable sur la plume de l'écrivain : aussi, pour gagner notre procès devant le lecteur, comptons-nous moins sur nos tableaux à la plume que sur les dessins de M. Louis Clos, notre fidèle compagnon d'excursions"*.

Ces réalisations artistiques font appel à la perception sensible de leurs auteurs. Ce sont aussi des éléments descriptifs de la nature des lieux à la date de leur réalisation. À ce titre ils sont des indicateurs à prendre en compte dans l'occupation diachronique du

territoire. Les artistes des siècles passés sont manifestement très sensibles au charme des paysages, montagnes et rivières du Jura et ne manquent pas de représenter ceux-ci avec beaucoup de soin mais aussi avec une réelle émotion devant cette puissante nature (la prose de Lequinio n'est pas en reste quand il évoque la nature jurassienne). Il va de soi que c'est surtout la vallée de la Saine et de l'Ain (la dépression occidentale du Territoire OPUS II) qui attire l'oeil de ces artistes alors que la combe de Crans ne semble pas avoir fait l'objet de représentations artistiques, encore une dissymétrie patente de ce territoire. Voyons quelques témoignages de cette sensibilité artistique aux paysages en suivant les deux rivières Saine et Ain, du sud vers le nord.

A-4.1. Vallée de la Saine au sud de Syam

L'aquarelle réalisée vers 1840 par le peintre paysagiste Jean-Joseph Pensée (Fig 20), faite vraisemblablement sur commande des maîtres de forges Jobez, représente la vallée au sud de Syam, alors que les forges sont ici à leur apogée.



L'œuvre montre, au premier plan et à gauche les bâtiments de l'ancien martinet sur l'Ain ainsi que l'ancienne demeure des maîtres de forges. À droite, le long de la Saine, se découvre la nouvelle usine au rationalisme architectural imparable. En arrière-plan et surplombant l'ancien martinet, émerge la Villa Palladienne, nouveau "château" des Jobez. Et bien sûr, au fond, l'éperon rocheux du plateau de Chaux-des-Crotenay (Gîts de Syam). Et sur les hauteurs à gauche, le village de Crans : le Rocher des Sarrazins est même représenté.

A-4.2. Vallée de la Saine au nord de Syam

En 1930, une gravure de Gustave Fraipont (*Les montagnes de France - Le Jura et le pays franc-comtois*) nous offre une vue intéressante du nord de la vallée de Syam (Fig. 21).



Fig. 21

Le massif rocheux au premier plan et à gauche est le Bois de la Liège avec le Belvédère des Trois Vallées. À droite la gravure nous fait plonger sur l'usine des forges. La rivière au premier plan est la Saine avec un pont sur lequel passe une route finissant en impasse, au nord, le long de l'Ain. Le massif derrière les forges est celui de la Croix Verjus alors que la Côte-Poire se dresse à droite. La gravure met l'accent sur les imposantes hauteurs bordant l'étroite vallée.

A-4.3. Chute de l'Ain à Bourg-de-Sirod

Remontons l'Ain pour atteindre Bourg-de-Sirod et sa fameuse cascade au bord de laquelle ont été établies les forges. La gravure d'Eugène Sadoux de 1890 publiée dans l'ouvrage de Bouchot (*La Franche-Comté ...*) dramatise le paysage (fig. 22).



Fig. 22

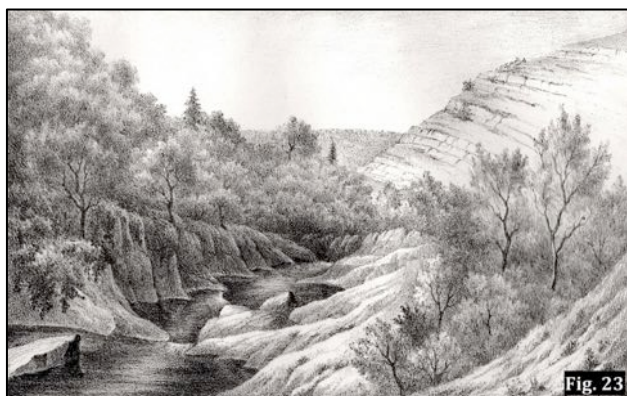
Elle en fait ressortir la noirceur (celle des forges ?) et montre la force de l'eau alors abondante de l'Ain, avec une roue à aubes symbole de l'énergie hydraulique abondamment disponible.

L'éperon rocheux de Château-Villain se dresse à gauche alors que la Côte Poire impose sa présence massive à droite. Plus haut, l'Ain tente de se faufiler ("Pertes de l'Ain") entre ces deux "mastodontes".

A-4.4. Pertes de l'Ain

Toujours en remontant l'Ain, celui-ci tente de sortir du défilé des "Pertes de l'Ain" entre Sirod et Bourg-de-Sirod, comme on peut le voir sur une belle lithographie de Louis Clos de 1879 (publiée dans un

Mémoire de la Société d'Émulation du Jura de 1879
"Champagnole et ses environs" par F. Guillermet et
 B. Prost) (Fig. 23).



À droite, le sol rocheux aride de l'éperon de Château-Villain (orienté vers le sud) fait face à l'abondante forêt du pied de la Côte Poire (à gauche). Entre les deux, l'Ain cherche désespérément un passage gravitaire, même en passant "sous terre".

A-4.5. Sirod et les "Commères"

En amont du funeste défilé que constituent les "Pertes de l'Ain", la rivière se love au pied du versant oriental de l'éperon de Château-Villain alors qu'elle vient d'arroser Sirod. C'est juste à l'aval du village que la rivière reçoit la bénédiction des "Commères de Sirod", trois dans le passé mais plus qu'une seule aujourd'hui (fig. 24).

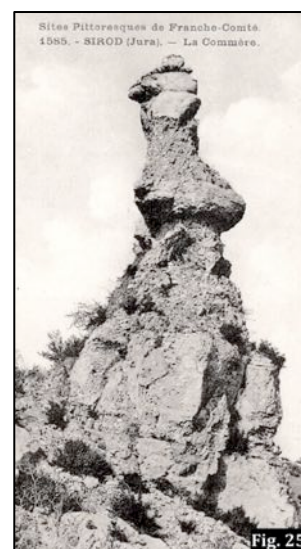


La gravure ci-dessus d'Eugène Seydoux (toujours dans Bouchot, déjà cité) témoigne de la majestuosité du site qui n'a pas manqué d'impressionner les populations de la région. Ces "Commères" sont des résidus verticaux du plateau de Lent manifestement bien érodé par la rivière. Il est important de souligner le fait que ce rebord du plateau de Crans et ces "Commères" sont visibles de très loin, notamment de la Combe de Crans.

A-4-6. Légendes, culte des pierres et invasions

Ces "Commères de Sirod" (ou plutôt cette "Commère" puisqu'il n'en existe plus qu'une aujourd'hui) s'élevaient à pic contre le flanc sud-est de la colline du Chauffaud.

Ces trois aiguilles de rochers parfaitement isolées, ont pu longtemps laisser penser qu'elles avaient été élevées par l'homme (Fig. 25).



Pour Monnier et Rousset, les superstitions s'attachant à ces "Trois Commères" conduisaient à assimiler celles-ci aux derniers vestiges d'un vieux culte des pierres.

Dans le même ordre d'idées, Rousset évoque, au nord-ouest de Syam "les Pierres ou le Château des Sarrazins" : *"... la montagne de Roussillon, que couronnent deux gros blocs de rocher qui semblent être tombés du ciel et prêts à se précipiter sur le village pour l'écraser. On les nomme Pierres ou Château des Sarrazins, et elles ont été certainement, comme les Trois Commères de Château-Villain, l'objet d'un culte dans les temps druidiques"*.

Dans un article du Bulletin ArchéoJuraSites 2024 *"Les lieux-dits sarrazins dans le Jura"*, Bernard Buguet évoque une autre légende et cite Désiré Monnier pour qui *"Tout le pays est couvert de noms maures"*. Le "Rocher des Sarrazins" à Syam (Fig. 26) atteste de cette tendance assez fréquente à "sarranizer" le territoire.



Les Sarrazins occupèrent-ils tous ces sites ou n'y aurait-il pas là, une confusion dans la mémoire locale avec les invasions successives romaines, germaniques, hongroises et normandes ?

B - Diachronie de l'anthropisation

B-1. Traces de la Protohistoire

Les érudits jurassiens du XIX^e siècle ont souvent mis en avant, dans leurs textes, les traces d'une possible occupation anthropique du territoire aux temps les plus reculés et notamment lors de la Préhistoire et de la Protohistoire, décrivant des tumuli et autres vestiges pierreux vus sur le terrain. Ils n'hésitent pas aussi à relier cette "vieille histoire" à quelques légendes locales dont celle de la Vouivre par exemple. L'archéologie moderne, rationaliste et scientifique, plus factuelle dans l'interprétation des "choses du sol", se fonde sur l'analyse croisée de nombreuses données permettant de contextualiser les occupations humaines successives du territoire. Ainsi, riverains du périmètre de l'étude, les sites palafittes des bords des lacs de Chalain et de Clairvaux et les tumuli de la combe d'Ain ou des Moidons témoignent de la sédentarisation de communautés d'hommes et de femmes sur le sol jurassien dès l'époque protohistorique, contredisant les affirmations souvent trop sommaires des historiens et érudits locaux jusqu'au début du XX^e siècle. Les plateaux n'étaient pas aussi vierges qu'on a souvent voulu l'affirmer.

Des tumuli avérés

Sur le pourtour du périmètre du Territoire d'OPUS II, plusieurs constructions ont en effet été identifiées et étudiées dans le passé et sont mentionnées dans la Carte archéologique de la Gaule (CAG). Ainsi plusieurs tumuli de l'Âge du Fer ont été repérés à Cize par Piroutet, Chantre et Savoye (1904) et aussi plus tard par Fournier (1928). Citant Monnier, la CAG évoque encore, à Lent, un signalement de tumulus en 1855, tumulus que Millotte, un siècle plus tard, considère comme hallstien, ainsi qu'un autre tumulus au lieu-dit la Saragénisse. À Sapois, au lieu-dit cadastral Au Mourier, Gauchet a repéré, en 1992, un tumulus protohistorique lors d'un diagnostic archéologique sur le tracé de la déviation de Champagnole (RN5). On pourrait aussi bien sûr mentionner, un peu plus loin au nord, l'existence des tumuli des Moidons ou, celle, au sud et dans la région des lacs à Ménétrux, des tumuli que Louis-Abel Girardot décrit dans son Mémoire de 1887 sur Châtelneuf et ses environs (en même temps qu'il mentionne les nombreuses haches de pierre et de bronze trouvées sur le plateau de Châtelneuf).

Autres vestiges protohistoriques

Pour ce qui concerne la proximité immédiate du territoire T-Op-II, des vestiges, traces et artefacts du Bronze final ont été identifiés notamment dans la grotte de la Grande Cheminée à Syam (Fig. 27), à la

limite communale avec Chaux-des-Crotenay, dont une hache à ailerons terminaux avec anneau latéral (cf. D. Jeandot, *Histoire du Jura*, 1987). Toutefois, les témoignages datant de cette période sont pour l'heure ténus pour le territoire T-Op-II.



Fig. 27

Pour ce qui concerne les opérations archéologiques d'André Berthier 1971-1991), le mobilier mis au jour et conservé par ArchéoJuraSites a fait l'objet d'une expertise mandatée par l'Association de l'Oppidum et réalisée par la société Archeodunum en 2021-2022. Au lieu-dit "Les Étangs" de Crans "il s'avère tout d'abord que les éléments protohistoriques sont particulièrement rares, pour ne pas dire inexistant. Le mobilier métallique n'a livré aucun mobilier laténien. Seuls quelques éléments ubiquistes pourraient éventuellement dater de la période gauloise, mais peuvent aussi bien être rattachés à la période romaine. Quant au mobilier céramique, il ne fournit que quelques très rares tessons de céramique modelée dont la période de production s'échelonne de la Tène finale au I^{er} siècle de notre ère." (J. Besson, A. Ducreux, A. Gilles, Ch. Ruet. *Chaux-des-Crotenay et Crans (Région Bourgogne-Franche-Comté, Département du Jura). Expertise scientifique du fonds Berthier. Archives de fouille et mobilier. Archeodunum SAS, Glux-en-Glenne. 2022. (HAL-03957372).*

Par ailleurs, l'archéologue Christophe Méloche, qui a poursuivi les investigations sur le secteur de la combe de Crans, propose une possible occupation laténienne. Dans son rapport sur les sondages de 1992 (J-1993-00132), il s'appuie sur la découverte de céramiques et d'un objet métallique conique pour définir une occupation du II^e et I^{er} siècle avant J.-C. Les artefacts ont été déposés au musée de Lons-le-Saunier.

B-2. Traces d'occupations antiques

Entre l'imposant site gallo-romain du Mont-Rivel au nord et le complexe antique de Villards-d'Héria (sanctuaire séquane, puis colonisation romaine) au sud, il serait surprenant de ne pas retrouver, sur le Territoire OPUS II, quelques traces d'une occupation anthropique aux époques antiques. Désiré Monnier,

en 1855, considérait notamment que la voie, présumée romaine, allant de Mauriana [Moirans-en-Montagne] à Pontarlier passait dans la commune de Lent. Deux sites (Château-Villain et Crans) ont plus particulièrement fourni, dans les dernières décennies, d'incontestables témoignages d'une telle présence humaine pendant l'Antiquité, suite à des fouilles, sondages et autres prospections.

B-2.1. Monnaies antiques trouvées ici et là

La Carte archéologique de la Gaule (CAG) mentionne de nombreuses découvertes de monnaies antiques dans le secteur que nous étudions. Citant Monnier et Rousset, la CAG évoque la découverte, au milieu du XIX^e siècle, à Sapois, de monnaies romaines d'Auguste (certaines de la colonie de Nîmes) au règne de Constance. L'archéologue François Leng, qui a fouillé le Mont Rivel et les communes voisines n'en est pas étonné car *“rapproché du mont Rivel, de Charancy, de Saint-Germain, tous lieux féconds en antiquités romaines, Sapois a des titres aussi à faire valoir pour prouver son ancienneté”*.

À Sirod sont mentionnées diverses récoltes de monnaies antiques, répertoriées par la CAG. Ainsi, un potin gaulois attribué aux Séquanes a été trouvé et est conservé au musée archéologique de Lons-le-Saunier. Ailleurs, près du hameau de Treffay, des labours ont révélé des monnaies romaines d'Hadrien, de Septime Sévère et de Diocletien découvertes au XIX^e siècle. Au nord du village de Lent a été repéré fortuitement un site romain qui a livré de la céramique sigillée et des monnaies romaines (*Fichier Carte archéo.*, S.R.A. Besançon). À Château-Villain (Bourg-de-Sirod), et toujours selon la CAG, a été découvert en 1943 un sesterce fruste d'Antonin I^{er} Pieux, déposé au musée de Lons-le-Saunier.

Mais c'est surtout, en 1998, suite à une prospection autorisée accordée à Hervé Grut à Château-Villain, que ce dernier site a révélé quelques surprises (H. Grut, *Rapport de prospection de janvier 1999*, Bourg-de-Sirod, Besançon, S.R.A. de Franche-Comté, 2000). Y ont en effet été trouvés un potin séquane et 39 monnaies romaines (Fig. 28), monnaies de bronze et d'argent de mauvais aloi (la liste complète est mentionnée dans la CAG) et dont on présente ici un extrait du rapport Grut (planche de monnaies).

Selon Hervé Grut, ces monnaies découvertes (et d'autres objets également des mêmes époques, voir plus bas) sont suffisamment significatives pour envisager une occupation du site du château, tout au moins dans sa partie haute (enceinte oblongue de 5 000 m²), dès la Tène finale et au III^e et IV^e siècles. Les monnaies les plus récentes sont au nom de Probus

(276-282) et correspondent donc à la période de constitution présumée du dépôt.

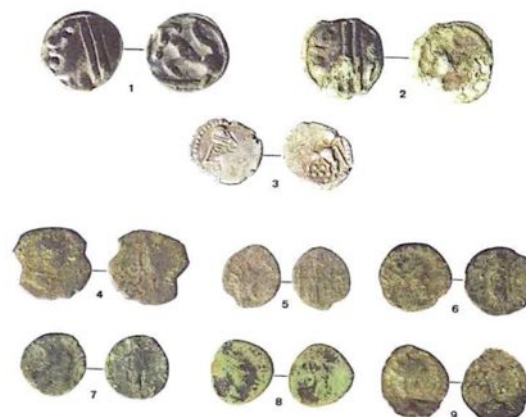


Fig. 28

Pour Grut, *“cette période se caractérise par une grande instabilité monétaire et une forte inflation, le sesterce n'est plus fabriqué car il vaut plus cher pour ses 25 g de bronze que pour ce qu'il peut payer, ceux encore en circulation sont donc thésaurisés pour leur forte valeur. Le denier n'est plus émis au profit du double denier, l'Antoninien qui contient lui même de moins en moins d'argent. On peut donc déduire de cette composition qu'elle n'est pas le reflet de la circulation monétaire au moment de l'enfouissement (à cause des nombreuses monnaies de bronze majoritairement du I^{er} et II^e siècles) ; ni celui d'une épargne de longue date privilégiant les monnaies de qualité et de forte valeur, et qui aurait donc écarté le potin gaulois et les 11 Antoniniens démonétisés de Tétricus ; par contre elle pourrait bien être le résultat d'une partie des offrandes vouées à un lieu de culte ; ceci expliquerait d'autant mieux la présence des objets gallo-romains de caractère religieux qui leur sont associés”*.

Dans un autre secteur, plus au sud, celui des Étangs de Crans, à proximité du chemin appelé la Vie des Morts, André Berthier a mis au jour 11 monnaies romaines des II^e au IV^e s. apr. J.- C., une d'Antonin (Fig. 29), une de Marc Aurèle, une de Commode, deux de Gallien, une de Salonine, une de Carin, une de Maxence (Gallia, 1986, p. 249-250).



Fig. 29

Ces monnaies sont mentionnées dans la CAG et des détails sont donnés dans le Bulletin ArchéoJuraSites 2020 (Michel J., *Les monnaies antiques (gallo-romaines) trouvées par André Berthier et ses équipiers aux Étangs de Crans en 1985-1986*).

La question peut se poser de savoir si ces monnaies sont en lien avec une occupation durable du site à cette époque antique ou si elles sont le témoignage de passages ponctuels par l'itinéraire désormais bien identifié de la Vie des Morts.

B-2.2. Objets de Château-Villain (Antiquité)

À environ 40 m au nord de la crête de Château-Villain, a en effet été découvert par Hervé Grut, en 1998, sur la pente ouest, un lot de mobilier romain en bronze retrouvé dispersé dans une pente sur une longueur de 15 m et une largeur de 3 m. Sont sortis du sol une statuette de Mercure de 9 cm de haut, une statuette de paon (attribut de Junon), une statuette de lion adossé à un arbre stylisé (8,2 cm de long), la base d'une autre statuette comportant la trace de deux pieds, un jeu de jonchet à 4 tiges avec un fragment d'étui et bien sûr la quarantaine de monnaies romaines mentionnées plus haut.



Fig. 30

La CAG rapporte l'avis du prospecteur, pour qui la découverte de ces objets, probablement issus d'une fosse cultuelle, suggère la présence d'un site religieux probablement situé en hauteur à l'emplacement du château médiéval et implanté à environ 6 km au sud-est du sanctuaire du Mont-Rivel (commune d'Equevillon). Pour le prospecteur, les anciens niveaux d'occupation du sommet et leur mobilier auraient pu être projetés en bas des rochers lors de la construction du château à l'époque médiévale, celle-ci effaçant du même coup toute autre trace. La découverte d'un dépôt à caractère cultuel, ainsi que l'emplacement du lieu dominant l'Ain et les gorges de celui-ci incitent à y voir effectivement un petit lieu de culte (temple ?). Néanmoins, la Tène finale ainsi que le III^e et IV^e siècles correspondant à des périodes de troubles et d'invasions, on ne peut exclure l'installation d'un camp, utilisant les défenses naturelles du lieu et

profitant de son éloignement des zones fréquentées ; il aurait alors très bien pu servir de refuge à une population venant des environs.

B-2.3. Céramiques et objets antiques de Crans

Le site a fait l'objet de plusieurs opérations archéologiques de 1971 à 1991 sous la direction d'André Berthier, puis de 1992 à 1994 sous la direction de Christophe Méloche. À la limite des parcelles "Champ de Lent" et "Pré de Baumenois", dans le talus ouest entaillé lors des travaux de la D.D.A. en 1990, Christophe Méloche a repéré des tessons gallo-romains des I^{er} et II^e siècles (Méloche, *Bilan 1994 des prospections-sondages au Sud-Est de Champagnole : voies de communication et habitats intercalaires antique- médiéval-moderne*).

La CAG évoque les nombreuses découvertes faites sur le flanc oriental de la Côte Poire, en bordure de la combe de Crans, aux lieux-dits cadastraux "Les Étangs" et "Sur la Grande Fontaine", à l'emplacement d'une grange médiévale comprise dans une enceinte rectangulaire du XIV^e siècle. Des vestiges du Haut et Bas-Empire ont été identifiés près de la Vie des Morts. Ainsi trouve-t-on notamment de la céramique datée majoritairement des II^e et III^e siècles dont notamment un fond de patère et une clé destinée à une serrure à soulèvement et translation (Fig. 31).



Fig. 31

La CAG reconnaît que sur toute la surface de l'enceinte médiévale, des sondages ont révélé une occupation romaine, attestée par la découverte de nombreux tessons et fragments de verre romains (9 tessons d'un flacon et 3 fragments de vases de forme indéterminée au musée de Lons-le- Saunier, A. Comte, 1997, I, p.45), par une sépulture du I^{er} siècle et par un four (probablement à chaux) daté du Bas-Empire. Les tessons romains, recueillis sur toute la surface de l'enceinte médiévale, se répartissent du I^{er} siècle au IV^e siècle (Méloche, *Rapport sur les sondages exécutés en août 1992*, Arch. S.R.A. Besançon).

La CAG confirme aussi qu'à 85 m au sud de l'enceinte quadrangulaire, la limite entre les parcelles "Sur la Grande Fontaine" et "Les Étangs" est matérialisée sur le terrain par un mur grossier qui a été recouvert par une zone de "rejet-dépotoir" du Haut-Empire mise en évidence en 1980, 1983 et 1986 par A. Berthier. Ce dépotoir est daté du II^e siècle

d'après la céramique métallescente et la céramique commune lisse noire confondue avec de la campanienne (A. Berthier, A. Wartelle, 1990, p. 189-192 ; Chr. Méloche, 1994, p. 9).

Toujours selon la CAG, trouve-t-on, à Crans, de la céramique alors qu'a été découverte dans le même secteur, en 1991, une sépulture à incinération ayant livré une fibule en bronze (type Feugère 23 Cl) datée de la fin du I^{er} siècle, un flacon de verre fondu et des ossements humains calcinés (crâne et os long). Cela suggère l'existence d'une petite nécropole à incinération de la fin du I^{er} siècle, (mobiliers conservés au S.R.A. de Franche-Comté, Chr. Méloche, 1994, L. Joan. 1997). Enfin, une occupation du Bas-Empire a été mise en évidence par la découverte, au nord-est du bâtiment 4, de tessons de céramique métallescente et de céramique luisante dont certaines présentaient un décor à l'éponge, mais aussi découverte d'un four probablement à chaux, dont la fonction est mal définie, et qui fonctionna aux III^e et IV^e siècles (Chr. Méloche, 1994).

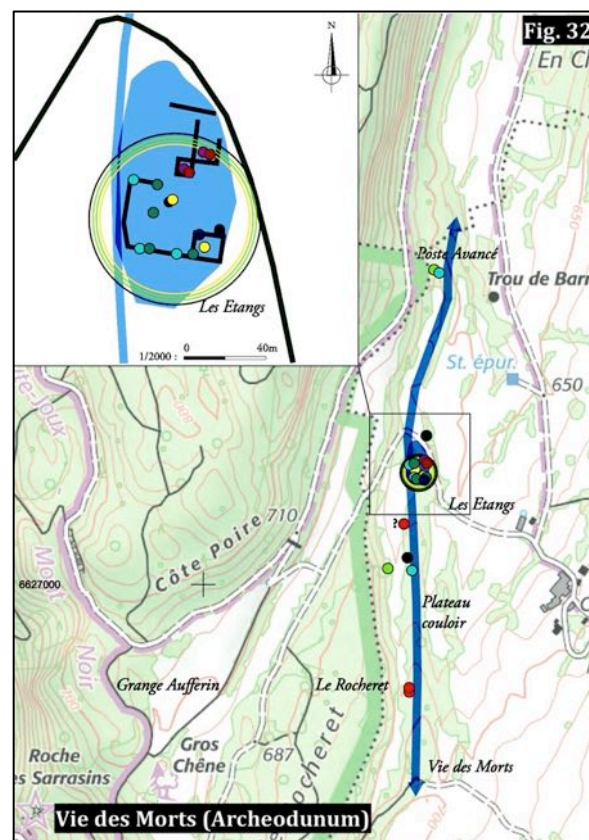
B-3. Au Moyen Âge et un peu après

La période du Moyen Âge jusqu'au début de l'époque moderne est incontestablement importante pour le Territoire OPUS II. On ne peut pas ne pas mentionner par exemple (même s'il est en dehors du périmètre OPUS II) la création et les aménagements successifs du château médiéval de Chaux-des-Crotenay que des fouilles récentes mettent en perspective. Au nord, une autre forteresse, celle de Château-Villain a joué un rôle important jusqu'à sa disparition définitive au début du XIX^e siècle. Et c'est bien sûr aussi, à Sirod, une église, un prieuré et un château seigneurial qui vont marquer le territoire, chacun à sa façon (rappelons, avec Rousset, que le territoire compris dans l'ancienne circonscription de l'immense paroisse de Sirod faisait partie des biens donnés, en 522, par Sigismond, roi de Bourgogne, à l'abbaye d'Agaune). Et déjà au Moyen Âge, l'exploitation du fer le long des rivières se traduit par la création de nombreux petits ateliers métallurgiques, prémices de futures forges d'importance, alors que se multiplient les moulins bénéficiant de l'énergie hydraulique.

B-3.1. Traversée du territoire, Vie des Morts

Les érudits locaux ont souvent évoqué les aménagements importants au Moyen Âge, à travers notamment l'établissement de plusieurs routes reprenant souvent des voies de communication plus anciennes. Ainsi Carrez (2009) fait passer par Sirod une voie, qui de Chalesmes, se dirigeait à Salins par Treffay et Champagnole, ancienne voie de communication de l'époque médiévale et peut-être même protohistorique selon lui.

Dans la Carte archéologique de la Gaule (CAG), Marie-Pierre Rothé mentionne la voie naturelle, dite la "Vie des Morts" (Fig. 32), joignant Syam à Sirod.



Cette voie, sondée et étudiée par Christophe Méloche, monte depuis la plaine de Syam et progresse le long du massif du Rocheret puis du flanc sud de la Côte Poire pour atteindre le lieu-dit le "Champ Courbé" sur la commune de Crans. Quittant Crans, elle rejoint ensuite Sirod en longeant les deux tiers de la longueur nord-sud de la Côte Poire puis traverse la parcelle d'En Preyrat avant Sirod. La route moderne D279 s'est établie plus tard parallèlement à cet axe de circulation en Combe de Crans.

L'utilisation de cette voie à partir du XI^e siècle est attestée par la découverte de clous de ferrage caractéristiques (mais la fréquentation de cette voie est cependant probable aussi aux périodes protohistorique et antique). C'est le long de cette voie que l'on trouve les constructions fouillées à plusieurs reprises, entre 1972 et 1994, par André Berthier et Christophe Méloche, aux lieux-dits "Les Etangs" et "Sur la Grande Fontaine". Une grange médiévale a en effet été identifiée, comprise dans une enceinte rectangulaire, le tout datant essentiellement du XIV^e siècle. Un abondant mobilier archéologique y a été récolté, dont neuf monnaies médiévales de la période XII^e-XIV^e siècle. Pour plus de détails voir le rapport d'expertise Archeodunum 2022 (HAL-03957372) et le Bulletin ArchéoJuraSites 2021 (Michel J., *Les monnaies médiévales trouvées par André Berthier et ses équipiers aux Étangs de Crans*

de 1981 à 1991). Le rapport OPUS II de l'Étude de territoire pour tout ce secteur fournit d'utiles informations complémentaires.

Pas très éloignée de la Vie des Morts, entre la partie sud de la Côte Poire et les lacets du col des Lacles, à Syam, se situent les vestiges de "La Grange d'Aufferin" (Naufferin, Nofrin...), une ancienne grange médiévale remontant au XVI^e siècle. À proximité de cette grange se trouve où se trouvait un arbre remarquable, "le gros chêne", âgé d'environ 450 ans (fin période médiévale début période moderne) selon l'étude dendrochronologique, réalisée par Georges Lambert en 2010.

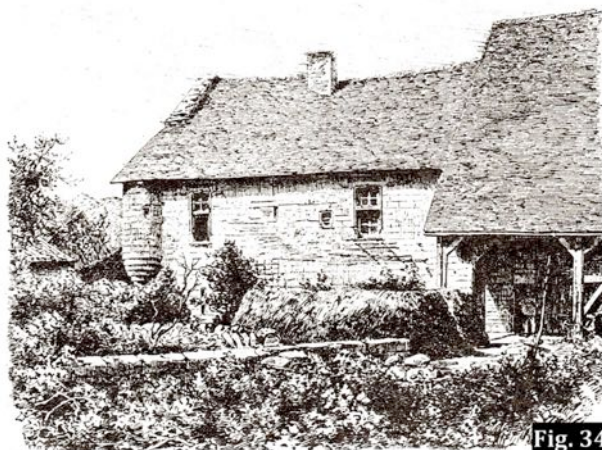
Et c'est enfin dans ce secteur que se trouve un mur à l'appareillage soigné (Fig. 33) étudié par l'archéologue Bernard Edeine en 1970 (mur dit "militaire") ainsi qu'un étonnant tertre pierreux massif à trois branches (vestige dit "monument tridigité"), non datés.



B-3.2. Église et château de Montrichard à Sirod

À Sirod, l'église St-Étienne est attestée en 1184, sanctuaire d'un prieuré bénédictin se rattachant à la famille des églises bénédictines jurassiennes comme Arbois, Baume-les-Messieurs, Quingey ou encore Saint-Lothain. À la fois paroissiale et prieurale et remontant, pour sa partie la plus ancienne, au XII^e et XIII^e siècles (style roman), l'église a fait l'objet d'aménagements ultérieurs au XVI^e siècle. Monnier n'hésite pas à souligner l'importance des tombeaux, des tableaux et les nombreuses statues ou statuettes qui décorent l'église, constituant, pour lui, "*un véritable cours de la théodicée du Moyen Âge*".

Rousset précise que la maison prieurale, située au sud de l'église n'était séparée de celle-ci que par une cour close de murs et flanquée d'une grosse tour carrée. Une gravure de Sadoux en donne, en 1890, une vue partielle (Fig. 34). Elle se composait d'un corps de logis élevé d'un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée, d'une basse-cour renfermant une grange et deux écuries, d'un jardin et d'un verger.



Le prieuré dépendait de l'abbaye de Saint-Claude jusqu'à sa sécularisation en décembre 1742. Certains auteurs, dont Rousset, considèrent que la fondation du prieuré bénédictin de St-Étienne remonterait au V^e siècle, mais pour d'autres spécialistes, l'attribution de la fondation de ce prieuré à l'époque mérovingienne ne relèverait que de la fable et ne reposerait sur aucune preuve tangible (Moyse-1973, Locatelli-1990).

Au nord et en dehors du village, sur la rive gauche de l'Ain, s'élève une chapelle fondée en 1482, dédiée à Notre-Dame et composée d'un porche et d'une nef voûtée en berceau. D'après Monnier, l'intercession de la madone était surtout implorée par les femmes enceintes, pour leur heureuse délivrance.

La prévôté du val de Sirod était inféodée à une famille noble qui portait le nom de ce village. Pierre de Sirod, chevalier, y vivait en 1184. Ce fief passa, au XV^e siècle, à la famille de Montrichard qui y édifia un petit château (Fig. 35).



Situé derrière l'église, ce petit château dit de Montrichard est de forme quadrangulaire avec quatre tours aux angles, dont trois sont circulaires, et l'autre, plus ancienne. Près de ce château était un four banal dont il ne reste (selon Rousset vers 1850) que quelques vestiges de fondations.

B-3.3. Forteresse de Château-Villain

La forteresse de Château-Villain est de toute évidence l'élément majeur de l'occupation médiévale du Territoire d'OPUS II. C'est en effet au Moyen Âge que le site connaît ses heures de gloire avec le développement d'une forteresse et de diverses autres constructions et aménagements annexes. Laissons d'abord J.-L. Lequinio décrire sa découverte du site (visite au cours de l'An VI, publication en l'An IX) tout en nous référant à la lithographie faite en 1890 par Louis Clos.

“Le chemin de Syrod tourne Château-Villain complètement vers le sud ; vous suivez une pente longue et médiocrement rapide qui vous mène au corps avancé des fortifications ; c'est une sorte de tour carrée qui se trouve aux deux tiers de la hauteur du mont, elle en remplit la coupure primitive, elle sépare en même temps qu'elle unit les deux parties du rocher ; cette gorge était le passage ouvert par la nature ; il fut fermé par l'orgueil et la domination, vous ne pouvez traverser nulle autre part. La tour est percée d'une arcade de l'épaisseur, hauteur, et largeur d'une porte de ville, c'est la vraie porte d'une citadelle” [Fig. 36].

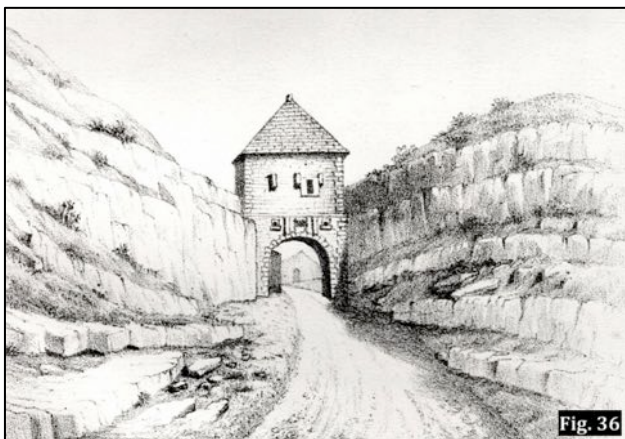


Fig. 36

Il semble que vous allez entrer, que vous montez dans une place forte et dans une cité d'importance. Le château qui, de la plaine où vous allez descendre, se montre sous un aspect fort imposant, n'a cependant rien de très remarquable, ni pour la régularité du plan, ni pour l'élégance de la construction, ni même pour la force intrinsèque des bâtiments sa défense la plus solide se tirait, ainsi que je l'ai dit, de l'avantage incalculable de sa position.”

Un dessin fait par Louis Boudau (dessin exposé au château du Pin) vers 1700, soit un siècle environ avant la visite de Lequinio, montre pourtant une toute autre réalité. La forteresse est encore bien en place, majestueuse, au sommet de son éperon rocheux. Précisons ici que l'éperon barré est large de seulement quarante à soixante mètres et est bordé à l'est et à l'ouest, par des abrupts supérieurs à cent mètres (Fig. 37).



Fig. 37

Rousset indique que dans les titres anciens cette forteresse apparaît sous le nom de *Castrum Villanum* in Jura ou de *Châtel-Vilain*. Selon l'érudit jurassien, *“elle était entourée d'un mur d'enceinte construit sur les bords du rocher ; on ne pouvait y pénétrer que par le côté qui communiquait avec le Bourg-Dessus. L'entrée était précédée d'une belle avenue de tilleuls, dont huit se voient encore, défendue par deux tours quadrangulaires adossées à un donjon”*.

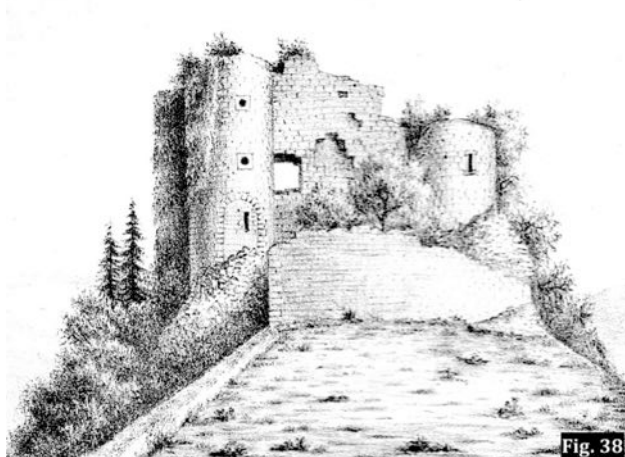
Sans détailler la riche histoire de cette forteresse, précisons-en quelques grands repères. La forteresse fut élevée vers 1183-1186 à Château-Villain (*Castrum Villanum*) par Simon II de Commercy, peu de temps après que celui-ci ait hérité de la baronnie de Mont Rivel par son mariage avec Nicolette, fille unique d'Humbert IV de Salins. La forteresse qui commandait tout le val de Sirod était pendant un temps la propriété des Commercy, mais releva ensuite du domaine de la famille de Watteville, du XV^e siècle à la Révolution.

La forteresse fut prise en 1479 par Louis XI qui la démantela partiellement. Elle fut ensuite assiégée par les troupes d'Henry IV qui la prirent en 1595, puis par les troupes suédoises alliées de Louis XIII en 1639. En 1674, le château fut épargné de la destruction par Louis XIV en reconnaissance de la précieuse contribution de l'abbé de Watteville (Rousset précise que *“le grand roi n'avait rien à refuser au traître qui lui avait livré la Franche-Comté”*).

Entre 1808 et 1810, Claude Jobez (alors propriétaire des Forges de Bourg-de-Sirod) en fit démolir la plus grande partie et s'en servit comme d'une carrière de pierres pour la reconstruction des forges qui avaient brûlé en 1803.

Vers 1850, Rousset indique *“qu'il n'en reste aujourd'hui que les ruines de quatre tours, quelques pans de murs, deux citernes et un abreuvoir circulaire de six mètres de diamètre, dont le bassin de 0,70 m. de hauteur est construit en pierres de taille”*. Seul le Bourg-Dessus (ou «Richebourg»), contemporain du château, continua d'être en partie occupé jusqu'à son abandon définitif en 1940.

Une lithographie de Clos montre l'édifice en ruine vers 1890 (Fig. 38).



La vieille route de Sirod à Champagnole devait, pour contourner l'éperon, traverser le petit bourg établi sous la forteresse (Bourg- Dessus ou Richebourg) et franchir la porte mentionnée plus haut par Lequinio, porte encore visible aujourd'hui (son portail porte la date de 1616). Aujourd'hui la route entre Sirod et Champagnole ne passe plus par Bourg-Dessus mais emprunte le tunnel du Chauffaud percé sous la forteresse en 1847. Bourg-Dessus n'est plus que ruines cachées dans le sol mais dont on relève les traces à travers le relevé LiDAR de 2017.

B-3.4. Ensembles de murs sous la Côte Poire

Dans les années 1980, un amateur de curiosités locales, Claude Allard, a longuement arpenté le terrain entre le pied de la Côte Poire et le coude de l'Ain près de Sirod. Il y a relevé de très nombreux murs appareillées, difficilement datables. S'agit-il de constructions médiévales ou légèrement plus tardives (époque moderne) en lien avec le développement de Sirod (église, prieuré, château) ou du château de Château-Villain ? C'est bien dans ce secteur que la carte d'État-Major de 1834 mentionne explicitement la présence d'un "Abeiller".

B-4. Sous l'Ancien Régime et la Restauration

Depuis le Moyen Âge et grosso modo jusque vers 1600, le Territoire OPUS II (et un peu plus largement si on intègre le secteur immédiatement au sud, à savoir le plateau de Chaux-des-Crotenay), semble être très largement marqué par l'emprise des pouvoirs seigneuriaux et religieux (l'épée et le goupillon). Châteaux-fortresses et biens ecclésiastiques laissent des traces importantes sur le territoire, en grande partie encore visibles aujourd'hui. Progressivement, à l'époque moderne, sous le règne des grands monarques éclairés d'Ancien Régime puis sous la Restauration, un basculement s'opère qui va se caractériser par un important développement d'activités industrielles locales dont certaines

prendront même une importance nationale et internationale comme par exemple aux forges de Syam. Ces activités industrielles auront des conséquences dont on peut encore découvrir les traces sur l'aménagement du territoire.

B-4.1. Crans et carrières de marbre

Il est difficile de dater précisément le début de l'exploitation de la pierre et plus précisément du marbre à Crans. Mais en 1855, Monnier indique que le territoire de Crans est occupé, sur une surface de douze hectares, par une carrière de marbre toujours en exploitation. Il précise : *"Le grain de ce marbre est très fin et très serré, ce qui le rend susceptible d'un beau poli. On peut extraire de la masse, des blocs de trois mètres de long sur soixante centimètres d'épaisseur. Les produits de cette exploitation servent surtout aux chambranles de cheminées et aux marche-pieds des autels"*. Cette carrière de marbre est suffisamment importante pour qu'elle figure déjà explicitement sur la carte de Cassini, avec le même niveau d'importance d'écriture que les "Martinets de Bourg" [de Sirod] et le Martinet de Syam (ou encore la Grange de Naufferin).



B-4.2. Martinets, moulins et utilisation de l'eau

Ces petites installations au fil de l'eau puisent dans l'énergie hydraulique des rivières pour se développer et cela durant toute cette période moderne. La carte de Cassini mentionne notamment les moulins de Sirod et de la Scierie (à Sirod), les martinets de Bourg- de-Sirod et de Syam.

Il faut par ailleurs signaler la réalisation par les moines, dans le vallon de Panesière, au sud-ouest du plateau de Chaux-des-Crotenay, d'une retenue d'eau pour réguler un marais ("barrage à poissons"). Un aménagement identique a pu être réalisé dans les bas-fonds de la vallée entre Sapois, Lent et Bourg-de-Sirod (Étang Marquis). Ces deux aménagements avec retenues hydrauliques régulant les marais sont bien visibles sur la carte de Cassini et celle de Lequinio avec une représentation explicite pointant leur importance. Le potentiel économique du territoire

commence progressivement à prendre le pas sur les anciennes rentes seigneuriales et ecclésiastiques (la dynastie Jobez des maîtres de forges de Syam n'est pas issue de l'ancienne noblesse).

B-4.3. Aménagements routiers et urbains

Sous l'Ancien Régime et sous la direction des Ingénieurs du nouveau Corps Royal des Ponts-et-Chaussées (créé en 1715), est aménagée et développée la grande route royale 5, ou route des diligences, reliant Champagnole au Grandvaux. Comme vu plus haut, cet itinéraire routier majeur ne passe pas par le territoire T-Op-II, mais le contourne (ou pourrait même préciser, l'évite) par l'ouest. Ce fragment de grand itinéraire de Paris à Genève est vite complété par l'aménagement d'itinéraires secondaires ou voies carrossables comme la route entre Foncine, Crans et Sirod par la combe de Crans (cf. carte de Caumartin).

Rappelons ici, qu'au titre de la corvée royale, dite aussi corvée des grands chemins, les habitants de nombreuses communautés riveraines d'un axe routier furent contraints, pendant la majeure partie du XVIII^e siècle, de fournir quelques jours de travail pour sa construction ou son entretien (c'est en 1737, que le pouvoir royal décida de généraliser dans les pays d'élection la corvée routière). Le tableau de Joseph Vernet de 1774 "*Construction d'un grand chemin au XVIII^e siècle*" donne à voir cette fièvre de construction de nouveaux équipements routiers.



Fig. 40

Décrié comme arbitraire, oppressif et inefficace, ce système de réquisition œuvra toutefois puissamment à l'extension du réseau routier et indirectement à l'essor des mobilités et des circulations marchandes et donc de l'ensemble du territoire jurassien. Ces aménagements routiers vont en effet profiter au développement des villages du secteur.

C'est d'ailleurs l'occasion pour ces villages de se doter de nouvelles églises en leur centre ou d'en reconstruire de plus anciennes. À Syam, l'ancienne chapelle fondée en 1695 en l'honneur de l'Immaculée Conception de Notre-Dame est reconstruite en grande partie en 1820 avec le soutien financier du maître de forges Claude Étienne Jobez.



Fig. 41

D'un style moderne à la géométrie rigoureuse, l'église est dotée en 1830 d'une croix en fer forgé (Fig. 41), parfait témoignage de l'excellence du travail du fer aux forges du village comme aussi du rôle très important joué par les industriels Jobez-Monnier dans tout le secteur T-Op-II.

Le petit village de Crans est doté, lui, d'une nouvelle église construite en 1717 et d'un clocher plus tardif en 1839. Quant à l'église de Sirod remontant au XII^e siècle, elle est réaménagée à plusieurs reprises notamment dans les années 1785 à 1785.

B-4.4. Industrie du fer comtoise et jurassienne

Mais c'est surtout avec le travail du fer que les villages traversés par les rivières vont connaître de forts développements, essentiellement à Bourg-de-Sirod et Syam. Rappelons ici que la métallurgie s'implante sous l'influence de grandes familles comtoises qui gravitent dans l'entourage des ducs de Bourgogne (duché et comté de Bourgogne n'ont formé pendant longtemps qu'un seul état). Cette industrie du fer connaît vite une réussite certaine car la région recèle tous les ingrédients indispensables : un minerai de fer abondant facilement exploitable, de vastes forêts, capables de fournir le charbon de bois et l'énergie hydraulique, nécessaire au fonctionnement des souffleries des forges et hauts-fourneaux. Les forges d'affinage des usines jurassiennes et comtoises apparaissent très rapidement en capacité de transformer en fer la totalité de la fonte produite par les hauts-fourneaux.

L'expansion de la métallurgie comtoise est importante : on dénombre environ 30 établissements en activité au XVII^e siècle mais quasiment toutes seront détruites lors de la Guerre de Dix Ans (1634-1644).

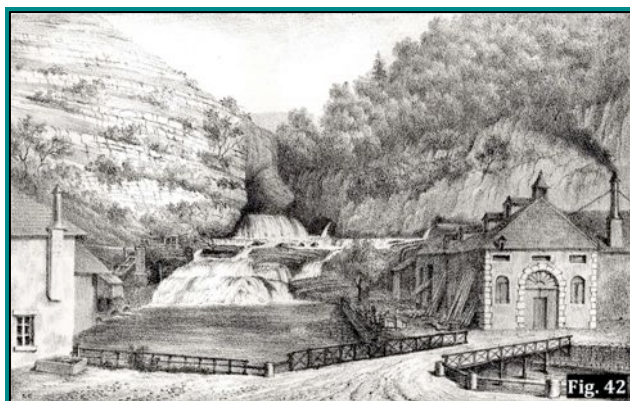
Après le rattachement de la Franche-Comté à la France en 1678, ce sont plus de 30 nouvelles usines métallurgiques qui sont construites en une génération sur les rivières principales : la Saône, l'Ognon, le Doubs, la Loue et l'Ain. Le XIX^e siècle est l'âge d'or de la métallurgie jurassienne. Les forges et usines installées sur l'Ain de Bourg-de-Sirod à Pont-du-Navoy apporteront incontestablement beaucoup au développement de tout ce territoire.

B-4.5. Forges de Bourg-de-Sirod

Les forges sur l'Ain, établies à Bourg-de-Sirod, sous une chute pittoresque de la rivière d'Ain, au pied d'une anfractuosité de rocher, auraient été créées en 1734 (  noter toutefois, Désiré Monnier, au milieu du XIX  siècle, indique que ces forges font suite à l'autorisation d'un arrêt du conseil d'état, du 1 r février 1724). Dès 1785, Claude Étienne Jobez (1745-1830), fabricant de cadrans d'horloges à Morez, prend des parts dans la forge de Bourg-de-Sirod et en devient le seul propriétaire en 1803. Malheureusement pour lui, l'usine est compl t ment incendi e en 1803. Jobez et son associé Morel la reconstruisent en recourant aux pierres de l'ancienne forteresse de Château-Villain et en imposant un nouveau plan offrant une plus grande commodité pour le travail du fer. Désiré Monnier précise toutefois que le roulement du haut-fourneau n'a été suspendu qu'en 1806 alors que les autres activités d'affinage se poursuivent. Les forges traitaient alors le minerai en grains provenant de Boucherans, près de Censeau. On y fabriquait du fer en barres, des cercles de tonneaux, des tôles, des fers blancs, etc.

Un aménagement du site des forges a lieu en ce début du XIX  siècle. Monnier note : *“Indépendamment de l'usine, de la maison de direction, des magasins et des bâtiments qui renferment les artifices, on y trouve des logements pour trente ménages (les forges occupaient alors 110 ouvriers)”*. Les descendants de Claude Étienne Jobez deviennent les copropriétaires des forges de Bourg-de-Sirod, à travers les familles Morel, Boutaud et Lieffroy. Rousset évoque, au milieu du XIX  siècle, *“les belles usines de M. Lieffroy, ainsi que l'élégante chapelle dédiée à l'Assomption de N.-D., que le propriétaire des forges a fait construire en 1844, sur les plans de l'architecte Bosne, de Champagnole”*.

La lithographie de Louis Clos de 1890 permet de se faire une idée des installations au pied de la cascade de l'Ain (Fig. 42).



Les forges p r cliteront au cours de la seconde moitié du XIX  siècle (concurrence de la sidérurgie en Lorraine, développement du chemin de fer...) et

seront définitivement fermées en 1914. En 1898, une première centrale électrique est installée sur la rive gauche de l'Ain, dans les locaux de l'ancienne forge.

B-4.6. Forges de Syam

En vertu d'un décret impérial du 6 septembre 1813, des forges sont fondées à Syam, au confluent de la Saine et de l'Ain. Elles remplacent un ancien martinet sur l'Ain ainsi que l'usine des Iles   Champagnole. Claude Étienne Jobez en est le fondateur, acquérant à la même époque, le haut-fourneau et les forges de Rochejean dans le Doubs, un martinet et une forge   Baudin près de Sellieres ainsi que d'importantes forêts et des mines de fer pour faire tourner ses industries (il avait déjà acquis des parts dans les forges de Bourg-de-Sirod).



Fig. 43

N  en 1745 à Bellefontaine, Claude Jobez (Fig. 43) commence sa carrière comme fabricant en gros de cadrans  maill s pour les horloges avant de se lancer, à fond, dans l'industrie du travail du fer pour en devenir un des plus importants maîtres de forge.

Associé à son fils Emmanuel et à son gendre Etienne Monnier, il va devenir l'un des grands maîtres des forges du Jura et de la Comté et l'un des plus fortunés de France. Claude Jobez a mené une riche carrière politique : membre du conseil général du Jura en 1782, membre du comité de salut public de Lons-le-Saunier en 1793, conseiller général du canton de Morez en 1802 et maire de Morez en 1803.

C'est dire si le patriarche Jobez (et ses successeurs) est bien au cœur du développement du Territoire OPUS II. Les aménagements des forges de Syam et des bâtiments associés sont importants sous la Restauration et transforment compl t ment et durablement cette partie du territoire du confluent Ain-Saine.

L' rudite Désiré Monnier précise, par exemple, qu'“un cours d'eau tracé dans le roc, sur une longueur de 216 mètres, et donnant une chute de 5 mètres de hauteur, dessert ces belles forges”. En 1824, les forges dirigées par Emmanuel Jobez et Etienne Monnier (le fils et le gendre de Claude Jobez, ce dernier sans lien de parenté avec l'érudite) se composaient alors de trois feux d'affinerie, d'un feu de martinet, d'une fonderie et d'un laminoir avec leurs fours à réverbère respectifs. Indépendamment des bâtiments annexes nécessaires pour les artifices et les magasins, malheureusement à l'abandon

aujourd'hui). Désiré Monnier, précise qu'en 1810 et 1841, on compte à Syam 4 feux de forge, 2 fours, une mécanique, 5 moulins ainsi que 40 ouvriers, dont 30 hommes salariés.

Emmanuel Jobez, décède malheureusement le 9 octobre 1828 à Lons-le-Saunier suite à un accident de cheval. En 1828, le partage des biens de Claude Étienne Jobez (qui décède en 1830) accorde à Alphonse Jobez, fils d'Emmanuel Jobez, l'usine de Syam et alors que les Monnier (Adélaïde la fille de Claude Jobez et son mari Etienne Monnier), deviennent propriétaires des forges de Baudin à Toulouse-le-Château.

Les forges de Syam vont rapidement acquérir une grande réputation au plan national grâce notamment à une production innovante de fers laminés. Les Jobez-Monnier seront des industriels innovants mais aussi hommes politiques jouant un rôle local et national non négligeable et pour certains d'entre eux, seront proches des idées des penseurs utopistes, fourieristes, implantant à Syam comme à Baudin des logements et des équipements de toutes sortes pour la communauté de leurs ouvriers (Fig. 44).



Fig. 44

Il convient d'évoquer un point important que l'étude de territoire et le relevé LiDAR pointent clairement. Les forges de Syam ont eu un impact important sur le territoire, car il fallait les alimenter en bois, ou plutôt en charbon de bois, d'où les nombreuses places de fabrication de cette ressource identifiées sur le relevé LiDAR, sans oublier la création d'itinéraires d'acheminement vers les forges ou encore l'importante déforestation du secteur.

B-4.7. Villa Palladienne

Symbole le plus manifeste de la transformation presque radicale du territoire, le nouveau "château" des maîtres de forges Jobez, grosse demeure bourgeoise, construite à partir de 1818, présente l'originalité d'avoir été influencée par le style architectural de Palladio, d'où son appellation de Villa Palladienne. Cette villa-château et son vaste

parc forestier sont classés aux monuments historiques depuis le 19 mai 1994 (le patrimoine industriel des Forges de Syam est inscrit aux monuments historiques depuis le 19 octobre 1994, mais sont dans un grand état de déshérence).

La villa (Fig. 45) est édifiée par l'architecte Champonnois l'aîné, pour Jean-Emmanuel Jobez. Ce dernier, fils du patriarche Claude Étienne, est un politicien, notable libéral influent et cultivé, franc-maçon, maître de forges, riche patron héritier des forges de Syam, amateur de culture italienne et bibliophile.



Fig. 45

Alors qu'une première maison de maître des Forges de Syam avait été construite par l'architecte Denis-Philibert Lapret à proximité des premiers bâtiments du vaste site industriel sidérurgique (ateliers, forges, laminoir, martin, moulin...), cette nouvelle demeure et ses écuries sont bâties plus à l'est, au milieu d'un parc forestier aménagé dominant le site industriel

En 1828, Alphonse Jobez (1813-1893), fils d'Emmanuel, hérite du domaine industriel et de la villa paternelle en cours de construction et assure la continuité des travaux jusqu'à dans les années 1840.

Le jardin d'agrément ou parc du château de Syam, dessiné et planté à partir de 1818, a été inscrit au pré-inventaire des Jardins remarquables. En légère déclivité par rapport à la demeure, un parterre en terrasse exécuté en 1901 fait face à l'entrée principale de la façade sud. Plusieurs aménagements extérieurs sont réalisés tardivement vers 1901 et 1912 : campagnes de plantations, travaux de terrassement, élargissement des allées.

B-5. Second Empire et III^e République

B-5.1. Déclin de la métallurgie jurassienne

Si la métallurgie comtoise, notamment jurassienne, connaît son âge d'or lors de la première moitié du XIX^e siècle, elle va rapidement et durablement décliner à partir de la crise politique et économique de 1848 entraînant avec elle une sévère déprise

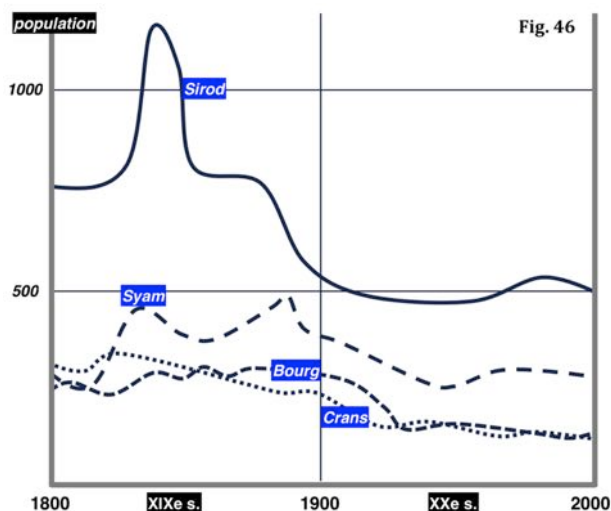
démographique. Aux siècles précédents, les ateliers métallurgiques jurassiens s'étaient surtout développés localement du fait de la présence, à leur proximité, de bons gisements de minerai de fer, de grandes forêts fournissant le combustible nécessaire et enfin de l'énergie hydraulique des belles rivières jurassiennes.

Trois facteurs vont venir profondément modifier la donne. C'est d'abord le recours, désormais systématique, au coke ou charbon de terre dans l'industrie métallurgique à la place du charbon de bois à partir de la fin du XVIII^e siècle après les travaux d'Abraham Darby : cette technologie moins onéreuse va finir par s'implanter un peu partout en Angleterre puis en France. Par ailleurs, le minerai de fer jurassien se voit concurrencé par la minette de Lorraine, très abondante et d'extraction plus aisée. Et c'est enfin le développement du réseau des chemins de fer tout au long de la seconde moitié du XIX^e siècle ; il permet le transport rapide et à plus longue distance des marchandises, notamment des produits en fer et en fonte. Malheureusement le territoire T-Op-II est encore loin d'être inervé par les lignes nouvelles des chemins de fer.

La conséquence de cette transformation industrielle et économique d'importance ne tarde pas à se faire sentir sur le territoire.

B-5.2. Déprise démographique

La population des quatre villages va progressivement diminuer (voire même s'écrouler à Sirod) comme le montrent les courbes statistiques pour les XIX^e et XX^e siècles (source Ldh/EHESS/ Cassini). La déprise démographique est générale et même le petit village de Crans voit sa population durablement diminuer. Il faut attendre le XX^e siècle pour voir une relative stabilisation des populations (Fig. 46).



B-5.3. Expérimentations agronomiques à Syam

Étienne Alphonse Jobez, né en 1813 et petit-fils de Claude Étienne Jobez, fait d'abord des études de droit. Il devient propriétaire et directeur des forges de Syam après le décès accidentel de son père Emmanuel en 1828. Mais la sidérurgie ne le passionne pas. En 1850, il abandonne la direction de l'établissement au polytechnicien Honoré Reverchon et se lance dans la carrière politique. Proche initialement des idées phalanstériennes, Alphonse Jobez applique les thèses fouriéristes à Syam en créant une cité ouvrière, favorisant l'installation d'une école et d'un dispensaire. En 1885, il fait ouvrir un bureau de poste avec télégraphe à l'usine et assure de la gratuité de ce service. Il met aussi en place un service social pour ses ouvriers : visites médicales, système de retraite...

Mais l'agriculture le préoccupe plus que la sidérurgie (il sera président de la Société d'Agriculture du Jura) et se consacre rapidement et longuement à l'agronomie dans sa propriété de Syam. Il y installe des ateliers agricoles et une ferme modèle, y élève même un yack du Tibet. Il s'engage dans un important projet consistant à réaliser des aménagements hydrauliques, dont un aqueduc (Fig. 47), dans la partie sud de la plaine de Syam pour y développer des cultures vivrières nouvelles dont les lentilles.



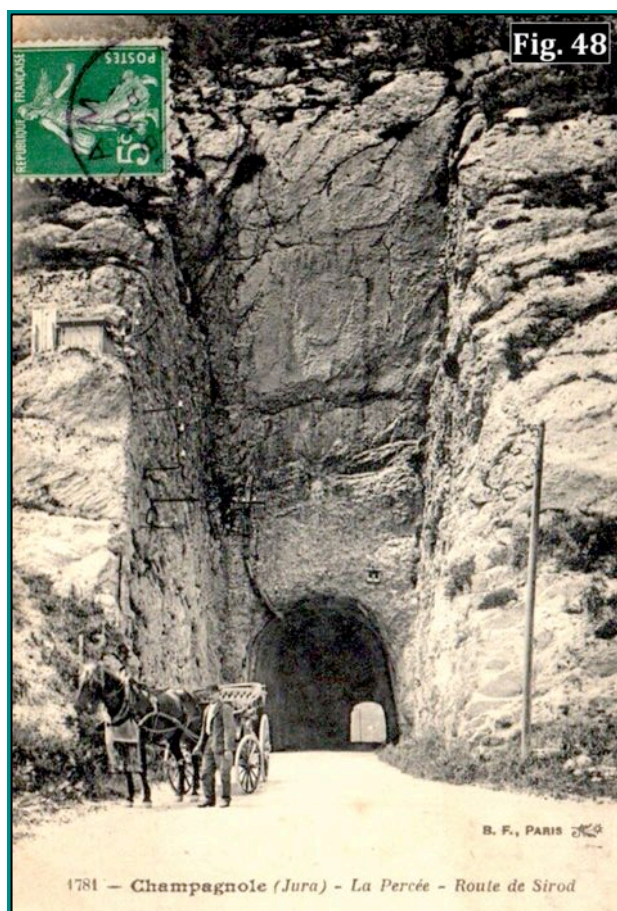
C'est dans ce cadre qu'il acquiert, non sans mal (les villageois sont initialement opposés au projet) la prairie, dénommée plus tard "Les Lentillères". En 1848, le maire de Syam souligne le manque de travail aux Forges de Syam et pointe avec Alphonse Jobez la nécessité de "*trouver des ressources pour échapper à la misère*". En avril 1848, face à l'opposition des habitants (surtout des propriétaires terriens) et impliqué dans cette opération de reconversion via des aménagements hydrauliques, Alphonse Jobez menace de totalement arrêter l'activité des forges. Trente ouvriers soutiennent alors leur patron et soulignent par ailleurs la possibilité, grâce à la réalisation des ouvrages hydrauliques, de donner du travail aux enfants.

Sur les 37 ha tout compris du projet (Lentillères et Chaibatalet), la commune n'envisage finalement de n'en proposer que neuf. Un cahier des charges en vue de l'adjudication des Lentillères est élaboré, comportant la réalisation d'un chemin pour la sortie de bois des Lacles et des Côtes Chaudes (chemin prévu entre les "Riziers" et les "Lentillères"). L'opération conduit à développer l'irrigation communale dans tout ce secteur du sud de la plaine de Syam entre 1851 et 1864 : barrages, canaux de dérivation, aqueduc (traces visibles sur le relevé LiDAR). L'acquisition par Jobez de la prairie des Lentillères va accélérer les travaux.

Comme le précise Bernard Buguet (Bulletin ArchéoJuraSites, 2023), on ne trouve pas trace dans les archives de documents mentionnant jusqu'à quelle date les cultures vivrières ont été perpétuées aux Lentillères mais la trace des aménagements est bien visible sur le terrain dans tout le secteur dit des Lentillères, au débouché du Goulet de la Saine.

B-5.4. Percée du tunnel du Chauffaud

Un peu avant la crise politique et économique de 1848, il est décidé de percer l'éperon rocheux de Château-Villain pour permettre une communication plus aisée entre, à l'est, Sirod et, à l'ouest, Bourg-de-Sirod et donc de rendre possible une liaison plus aisée vers Champagnole (Fig. 48).



Une nouvelle route, plus courte, évite surtout le problématique contournement sud de l'éperon rocheux par Bourg-Dessus (Richebourg).

Le tunnel est percé en 1847, au lieu-dit le Chauffaud, sur une longueur de 134 m. Il est en forme de berceau avec voûte de plein cintre et est taillée dans le roc vif. Le tunnel du Chauffaud, appelé plus couramment "La Percée", sera accompagné dans les années 1920-1930 d'un autre tunnel pour le nouveau tramway Sirod-Champagnole.

B-5.5. Chemin de fer vicinal en combe de Crans

Le réseau national des chemins de fer à voie normale s'est bien développé dans la seconde moitié du XIX^e siècle avec des lignes longeant le pied du Jura ou traversant le massif. Mais très vite, le coût de ces équipements structurants s'avère lourd à supporter pour la création de nouvelles lignes. Pour autant, se manifeste de plus en plus le besoin de communications ferroviaires de proximité rapprochant le plus possible de villes les villages. C'est ce qui conduit les départements à développer une solution alternative, les chemins de fer vicinaux à voie étroite, solution moins onéreuse que les grandes infrastructures ferroviaires, les lignes des "tacots" pouvant emprunter et partager les plates-formes des routes existantes, avec véhicules (motrices, wagons) légers.

Le territoire T-Op-II est tardivement concerné par ce développement des "tacots". Seul un projet de ligne à voie métrique entre Foncine-le-Bas et Champagnole est envisagé et approuvé par le Conseil Départemental du Jura en 1912.

Précisons ici qu'il ne s'agit pas d'un "tacot" à vapeur mais d'un "tramway" à traction électrique (le "tram"). Les travaux du tram débutent en 1914, mais sont arrêtés du fait de la guerre. Les chantiers reprennent en 1922, pour les infrastructures. Durant la période d'installation des voies et caténaires (1924 à 1927), la traction est à vapeur permettant une ouverture temporaire de la ligne. L'électrification est installée en 1926-1927 (Fig. 49).



La ligne est alors définitivement ouverte à l'exploitation avec la mise en service de la portion Champagnole à Foncine-le-Bas le 11 mars 1927 et celle de la portion Sirod à Nozeroy le 5 mai 1927. Elle est exploitée par la Compagnie Générale des Chemins de Fer Vicinaux du Jura (groupe de chemins de fer secondaires créé par le Baron Empain).

Malheureusement le faible succès de ce tramway conduit inéluctablement à la fermeture de la ligne après la Seconde Guerre Mondiale, en 1949 pour la section nord vers Boujailles et en 1950 pour la section Foncine au sud. Elle est déclassée en 1951.

Il est intéressant de souligner le fait que le tracé de la ligne du tram emprunte la combe de Crans, se positionnant parallèlement et à peu de distance de la route aujourd'hui D279. Au nord, juste avant Sirod, la ligne du tram marque (comme la route) un petit changement d'orientation tentant de passer entre la zone marécageuse d'En Preyat et les pentes du plateau de la Singe. La branche Sirod-Champagnole, elle, doit traverser la dorsale de Château-Villain et emprunte un tunnel spécifique, parallèle au tunnel Chauffaud (sous la "Percée" routière, semble-t-il), avant de traverser la Vallée de l'Étang Marquis.

*
* *

Conclusion

Le Territoire OPUS II, en forme de grand quadrilatère dont les quatre villages de Syam, Crans, Sirod et Bourg-de-Sirod forment les quatre angles, est incontestablement singulier.

Il l'est déjà par son allure générale caractérisée par un relief mouvementé et exceptionnel qui impose de fait ses conditions. Les deux grands couloirs nord-sud parallèles, séparés par la dorsale rocheuse de la Côte Poire et de Château-Villain, font de tout ce secteur un territoire de "passages locaux obligés".

Ce territoire est singulier aussi par son développement historique marqué par quelques rares mais importants traits saillants (forteresses et forges), aujourd'hui malheureusement bien oubliés.

Loin d'être une zone de passage majeure (le très ancien grand itinéraire Paris-Genève l'évite), ce petit bout du Jura des plateaux n'en reste donc pas moins un "territoire de passages" qui a vu les hommes y circuler de tous temps et y développer aussi d'intenses activités exploitant sol et eau. Le Territoire OPUS II est à la fois paysage de contraste et terre d'opportunités.

BIBLIOGRAPHIE

Association de l'Oppidum (en partenariat avec MAP-ARIA et ArchéoJuraSites) - *Rapport LiDAR I*. Lyon, 2021.

Association de l'Oppidum (en partenariat avec MAP-ARIA et ArchéoJuraSites) - *Rapport OPUS I*. Lyon, 2018.

Association de l'Oppidum (en partenariat avec MAP-ARIA et ArchéoJuraSites) - *Rapport OPUS II*. Lyon, 2024.

*

ArchéoJuraSites. *Le plateau de Cornu - Chaux-des-Crotenay. Contexte historique et toponymique (OPUS I)*. Cahier ArchéoJuraSites N° 4, automne 2018.

BERTHIER A., WARTELLA A. - *Alesia*. Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1990.

BESSON J., DUCREUX A., GILLES A., RUET Ch. - *Chaux-des-Crotenay et Crans (Région Bourgogne-Franche-Comté...)*. Expertise scientifique du fonds Berthier. Archives de fouille et mobilier. Archeodunum SAS, Glux-en-Glenne, 2022 [hal-03957372].

BOUCHOT H. - *La Franche-Comté. Illustrations par Eugène Sadoux*. Paris, Librairie Plon, 1890.

BRUAND A.-J. - *Annuaire de la Préfecture du Jura pour l'An 1814*. Lons-le-Saunier, Gauthier Neveu, 1814.

BUFFET J.-M., HUMBERT R., LEVILLAIN M.-J., PAN J. -Fr. - *La vallée de l'Ain*. La Taillanderie, 1989.

BUGUET B. - *L'irrigation des Lentillères à Syam*. Bulletin ArchéoJuraSites N°17, mars 2023.

CARREZ H. - *Une voie antique dans le Haut-Jura*. Lons-le-Saunier, Mémoires de la Société d'Émulation du Jura, 1909.

CLERC Ed. - *La Franche-Comté à l'époque romaine, représentée par ses ruines*. Besançon, 1847.

CORNIER P. - *Le faisceau (la mini montagne) de Syam*. C.L.R.J., Orgelet, 2009.

COUSIN G. - *Brevis ac dilucida Superioris Burgundiae quæ Comitatus nomine censetur descriptio*, ("Description claire et concise de la Bourgogne Supérieure ..."), traduite par M. Achille Chereau. Nozeroy, (ca 1550-1570).

DAVILLÉ C. - *Répertoire Archéologique du Département du Jura (Période Celtique, Gallo-Romaine et Franque)*. Besançon, Imp. Jacques et Demontrond, 1954.

FRAIPONT G. - *Les Montagnes de France. Le Jura et le Pays Franc-Comtois*. Laurens, Paris, sd.

GRUT H. - *Rapport de prospections - Château Vilain, Bourg-de-Sirod*, 39. DRAC-SRA, 2000.

GUILLERMET F., PROST B. - *Champagnole et ses environs. Lithographies de L. Clos*. Mémoire de la Sté d'Émulation du Jura, Lons-le-Saunier, 1879.

Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France. *Les forges de Syam. Jura*. L'inventaire, 1996.

LE HALLE G. - *Histoire des fortifications en Franche-Comté et pays de l'Ain*. 1991.

LENG Fr. - *Mont-Rivel, site gallo-romain en Franche-Comté*. La Taillanderie, 1990.

LENF Fr. - *Bourg de Sirod & Château-Villain*. Les Chamois, 2011.

LEQUINIO J.-M. - *Voyage pittoresque et physico-économique dans le Jura*. Paris, 15 frimaire, AN IX (1801).

MÉLOCHE Chr. - *Rapport sur les sondages exécutés en août 1992*, Arch. SRA, Besançon, 1992.

MÉLOCHE Chr. - *Bilan 1994 des prospections-sondages au Sud-Est de Champagnole : voies de communication et habitats intercalaires antique-médiéval-moderne*. Besançon, SRA de Franche-Comté, 1994.

MÉLOCHE Chr. - *Une grange féodale du XIV^e siècle à Crans (Jura)*. MST formation aux métiers de l'archéologie, Lyon, Université Lumière-Lyon II, 1994.

MÉLOCHE Chr. - *Une grange féodale du XIV^e s. à Crans, (Jura)*. Pages d'archéologie médiévales en Rhône-Alpes, II, 1995.

MICHEL J. - *Les monnaies antiques (gallo-romaines) trouvées par André Berthier et ses équipiers aux Étangs de Crans en 1985-1986*. Bulletin ArchéoJuraSites N°14, mars 2020.

MICHEL J. - *Les monnaies médiévales trouvées par André Berthier et ses équipiers aux Étangs de Crans de 1981 à 1991*. Bulletin ArchéoJuraSites N°15, mars 2021.

MICHEL J. - *Le mobilier archéologique "Berthier". Expertise scientifique et reconditionnement du fonds par la société Archeodunum*. Bulletin ArchéoJuraSites N°17, mars 2023.

MONNIER D. - *Annuaire du département du Jura. Annales anciennes (1840-1862)*. Lons-le-Saunier.

MULON M. - *Toponymie*, in Alésia, Berthier A. et Wartelle A., Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1990, pp. 289-308.

MUNIER J.-B. - *Histoire des Foncines et du Canton des Planches*. 1882.

RIEB C. - *Jura. Origine des noms des villes et villages du département. Principales découvertes archéologiques*. Besançon, Cêtre, 2012.

ROTHER M.-P. - *Carte archéologique de la Gaule - Le Jura*. Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 2001.

ROUSSET A. - *Dictionnaire géographique historique et statistique des communes de la Franche-Comté et des hameaux qui en dépendent, classés par département*. Département du Jura. Besançon, Bintot, 1853-1858.

Sites et Monuments - *Le Jura (Doubs, Jura, Haute-Saône)*. Touring Club de France, Paris, 1905.

TAVERDET G. - *Les noms de lieux du Jura*. Fontaine-les-Dijon, A.B.D.O., 1984.





**ArchéoJuraSites - 24, Grande Rue
39150 CHAUX-DES-CROTENAY**

- info@archeojurasites.org
- <http://www.archeojurasites.org>
- <http://berthier.archeojurasites.org>

L'association ArchéoJuraSites a pour objet l'étude, la mise en valeur et la préservation du patrimoine des sites archéologiques, historiques et géologiques du territoire centré sur les vallées de la Lemme, de la Saine et de l'Ain supérieur, extensible à d'autres sites voisins, en prenant particulièrement en compte les aspects environnementaux, ainsi que ceux de développement territorial. ArchéoJuraSites situe son action dans la continuité des travaux réalisés sur ce territoire par de grands érudits locaux, régionaux ou nationaux, de Louis-Abel Girardot à René Chambelland et André Berthier.

Les Cahiers d'ArchéoJuraSites visent à diffuser des études réalisées par des membres et des amis de l'association pour une meilleure connaissance du patrimoine archéologique local ancien, des époques protohistorique, romaine et gallo-romaine, médiévale ou plus tardives. Ils accueillent également des études approfondies à caractère historique relatives à la thèse d'André Berthier sur la localisation d'Alésia comme à l'étude du territoire entre Ain supérieur, Lemme et Saine. Les Cahiers viennent en complément des ouvrages monographiques, publiés par l'association, et du Bulletin annuel ArchéoJuraSites.



10 €



ISBN : 978-2-902595-03-7
EAN : 9782902595037

Édition ArchéoJuraSites
24, Grande Rue
39150 CHAUX-DES-CROTENAY